

NOVEMBRE 1841

JOURNAL

DE CHIMIE MÉDICALE,

DE PHARMACIE ET DE TOXICOLOGIE.

SUR L'EMPLOI DU GLUTEN DRESSÉCHÉ POUR DÉTERMINER LA
PANIFICATION DE LA FÉCULE DE POMMES DE TERRE.

En faisant quelques recherches sur les propriétés physiques du gluten desséché à la température ordinaire, nous avons constaté que ce produit après avoir été réduit en poudre fine, pouvait être exactement mélangé à la fécule, etc.; que ce mélange additionné d'une petite quantité de sucre et de gomme, égale à celle que contenait la farine de froment, était susceptible de pouvoir être pétri comme la farine. Après la fermentation de la pâte qui en provient et sa cuisson dans un four ordinaire, on obtient un pain analogue au pain de seigle par la couleur bise, mais dépourvu de saveur étrangère.

Dans la composition de ce mélange nous avons pris pour base les rapports des principes immédiats de la farine de froment, en augmentant seulement la proportion de gluten de 7,70; ainsi nous avons formé une farine artificielle avec les substances suivantes :

Gluten.....	17,5
Fécule de pommes de terre....	75,
Sucre.....	3,7
Gomme.....	3,7

Cette farine absorbe peu à peu l'eau, et donne une pâte peu ductile d'abord; mais en malaxant pendant un certain temps, elle acquiert bientôt l'élasticité qu'on remarque à la véritable pâte de froment. Lorsqu'après y avoir introduit de la levure, on l'abandonne à elle-même, elle lève, mais un peu moins bien que la pâte de farine de froment.

Dans un essai fait en petit, nous avons constaté que le rendement de cette pâte en pain cuit était de 115,3 pour 100 de farine.

En opérant sur une plus grande échelle, il est probable que l'on obtiendrait un meilleur résultat et sous le rapport de la manutention, et sous celui de la qualité du produit fabriqué.

Si dans l'extraction de l'amidon avec les graines céréales on cherchait à recueillir le gluten des farines qui est perdu dans une partie des fabriques, on pourrait sans aucun doute utiliser ce produit pour la confection d'un pain de fécule qui serait propre à l'alimentation d'un grand nombre d'animaux, et remplacerait celui que l'on forme pour le même objet avec des farines de qualité inférieure.

Le sucre et la gomme que nous avons employés seraient économiquement remplacés par le sucre d'amidon, et la dextrine, ou par une certaine quantité de sirop de dextrine. De manière que le pain préparé avec le gluten ne renfermerait que de l'amidon ou des substances qui en sont dérivées.

J. L. LASSAIGNE.

Août 1841.

OBSERVATIONS SUR LA FORMULE LA PLUS USITÉE POUR L'ADMINISTRATION DU CHLORE A L'INTÉRIEUR;

Par P. H. LEPAGE, pharm. à Gisors.

Pour combattre des fièvres putrides, qui dans ces derniers

temps ont régné dans nos environs, les médecins ont souvent prescrit la potion chlorée, dont la formule est consignée dans le formulaire magistral de M. Bouchardat : l'on sait que la formule de cette potion est celle-ci (1).

Pr. : Chlore liquide (eau saturée de chlore) 8 gram.

Eau distillée..... 125 id.

Sirop de groseilles..... 64 id.

Dès la première fois que cette potion me fut demandée, je pensai de suite que la formule n'en était pas rationnelle, vu l'action qu'exerce le chlore sur les matières colorantes organiques ; action que chacun connaît d'ailleurs. Cependant je voulus avant de la réformer, m'assurer par l'expérience si mes prévisions étaient fondées ; pour cela je fis les expériences suivantes.

1° Je mêlai dans un flacon à l'émeril, de la solution saturée de chlore pur 8 gram., de l'eau distillée 125 gram., du sirop de groseilles 60 gram. ; aussitôt le mélange opéré, la couleur du sirop de groseilles faiblit considérablement, et l'odeur du chlore disparut presque instantanément : en effet, dix minutes après que la potion fut préparée, on en additionna environ la moitié d'un peu d'iodure potassique en dissolution, et on délaya dans le mélange quelques parcelles de colle d'amidon ; il ne se développa aucune coloration bleue, même après plusieurs heures de contact.

L'autre moitié de la potion fut mise dans un petit bocal à large ouverture, on y ajouta de l'iodure de potassium et le bocal fut couvert d'un papier enduit d'une légère couche d'empois ; au bout de plusieurs heures, on ne remarquait aucune teinte bleue sur le papier amidonné.

(1) D'autres formules analogues se trouvent consignées dans différents ouvrages nouveaux.

2° J'ai distillé dans une petite cornue de verre, le 6° environ d'une autre potion préparée absolument comme celle ci-dessus; le liquide distillé rougissait légèrement le papier bleu de tournesol sans en détruire la couleur, puisque les alcalis le ramenaient au bleu; il précipitait le nitrate d'argent et ne développait point de coloration bleue dans une faible dissolution d'iodure de potassium, additionnée d'un peu de colle d'amidon. Évidemment ces propriétés du liquide ci-dessus n'étaient dues qu'à une faible quantité d'acide chlorhydrique qu'il renfermait; d'ailleurs, les acides du suc de groseilles ne sont pas volatils: ensuite je me suis assuré qu'en distillant un mélange d'eau pure et de sirop de groseilles, le produit distillé était sans action sur le papier bleu de tournesol et sur la dissolution d'azotate d'argent.

3° J'ai préparé une autre potion, dans laquelle le sirop de groseilles a été remplacé par celui de sucre, et j'ai vu que dans cette dernière préparation, la stabilité du chlore était d'assez longue durée, pour qu'il fût permis d'employer cette formule au besoin: en effet, je me suis assuré que suivant que la potion était ou non exposée à la lumière solaire, elle pouvait dans le dernier cas, se conserver non acide environ 12 à 15 heures; mais que passé ce temps, elle s'acidifiait peu à peu et qu'il était rare qu'après vingt-quatre à trente heures, il fût encore possible d'y trouver du chlore libre, par les procédés connus, même les plus sensibles.

Des expériences ci-dessus il semble résulter pour la pratique.

1° Que le chlore pris en potion avec le sirop de groseilles ou tout autre sirop analogue, est presque instantanément décomposé et qu'il se forme avec une quantité correspondante d'hydrogène de la matière colorante du suc, de l'acide chlorhydrique.

2° Qu'en remplaçant le sirop de groseilles par le sirop de sucre, la décomposition n'est plus instantanée, mais qu'elle a lieu néanmoins complètement, au bout de vingt-quatre à trente heures au plus.

3° Enfin, que le médecin qui en prescrivant le chlore à son malade, voudra être certain de lui faire prendre ce corps à l'état de pureté, devra le prescrire étendu d'eau distillée pure.

NOTE SUR LA PULVÉRISATION DU MERCURE DOUX.

Trois chlorures mercureux représentés par la formule $Hg\ Cl$ sont en usage en médecine; tous trois, comme l'on sait, ne jouissent pas au même degré des mêmes propriétés, ce que l'on explique en disant qu'ils sont dans un état de cohésion différent qui influe sur leur activité médicale.

L'un est le chlorure mercureux, dit *précipité blanc*, que l'on obtient en décomposant une solution de nitrate acide de mercure, soit par une solution de chlorure sodique, soit par l'acide chlorhydrique.

Le second, le chlorure mercureux, dit *calomel à la vapeur*, dont la préparation est due à Josias Jewel et qui fut ensuite modifiée si heureusement par Ossian Henri.

Ces deux produits étant obtenus avec tous les soins que réclame leur préparation, on est généralement d'accord que leurs propriétés médicales sont constantes, mais sans toutefois jouir de la même activité.

Nous nous permettons de rappeler ici que le pharmacien serait coupable si, se laissant guider seulement par la composition, il se permettait de substituer une préparation à une autre ou même le calomel dont nous parlons plus bas.

Le troisième, chlorure mercurieux, dit *mercure sublimé doux*, *calomel* qui est encore le plus généralement employé, ne paraît pas toujours jouir de la même activité médicale, ni des mêmes propriétés physiques dans toutes les officines; car tantôt on le rencontre d'une couleur d'un blanc jaunâtre, d'autres fois il est tout à fait jaune, ce dernier caractère est même un indice certain que le mercure doux n'a pas été porphyrisé, et que l'on s'est contenté d'un simple broiement au mortier, sans lui avoir fait subir de lavage. Enfin la ténuité de la poudre varie à l'infini.

Toutes ces différences tiennent sans nul doute au plus ou moins de soins qu'on a apportés dans la pulvérisation.

Quoique la porphyrisation à l'eau soit impérieusement recommandée, elle n'est point malheureusement mise en pratique généralement; ce que l'on doit attribuer le plus souvent à ce que l'instrument propre à porphyriser, ne se rencontre pas toujours dans le laboratoire modeste des pharmaciens.

Quelquefois aussi, la petite quantité de calomel que l'on a à pulvériser semble ne pas devoir réclamer la porphyrisation; l'on croit avoir rempli toutes les conditions, quand on a broyé plus ou moins soigneusement la matière dans un mortier. Nous avons même eu occasion de voir plusieurs fois, qu'on négligeait de s'assurer si le calomel était exempt de chlorure mercurique. Ce sont là autant de fautes qui peuvent donner lieu à des résultats fâcheux dans la pratique.

Mais la pulvérisation du calomel, telle qu'elle est recommandée, n'est pas elle-même à l'abri de reproches, d'abord elle peut fournir une poudre qui varie en ténuité, selon que la dilution est plus ou moins soigneusement exécutée; ce qui fait varier aussi son activité médicale.

Nous pensons qu'il conviendrait de régulariser la dilution,

c'est à dire de fixer le moment de la décantation si l'on voulait obtenir une poudre ténue et toujours identique.

L'emploi de la porphyrisation pour réduire en poudre le mercure doux n'est pas, selon nous, sans offrir quelques inconvénients à cause de l'irrégularité de sa marche; d'abord par l'obligation de devoir ramener la matière à chaque instant sous la molette, puis ensuite, par la fréquente nécessité de l'enlever du porphyre pour séparer la poudre tenue de celle qui est grosse, par dilution.

Aviser à un moyen simple, continu, débarrassé de tout ce qui peut compliquer une opération et surtout parvenir à obtenir un médicament toujours d'une même ténuité, par conséquent constant dans ses propriétés; tel doit être le but vers lequel doit tendre le pharmacien consciencieux. Nous croyons y être parvenu par le procédé suivant que nous mettons en pratique depuis plus de douze années.

Nous prenons un mortier d'une grande capacité à bords élevés, soit de verre, de porcelaine ou de wegwood, avec un pilon de même nature et à base large.

Nous broyons d'abord le calomel sans eau, ensuite avec de l'eau chaude que l'on a soin de renouveler jusqu'à ce que essayée par les réactifs, la potasse caustique et le gaz sulfhydrique, elle se présente privée de chlorure mercurique en solution; arrivé à ce point nous continuons le broiement du calomel avec de l'eau qui a la température ordinaire, sous une couche d'une épaisseur d'un bon pouce; cette couche d'eau est nécessaire pour ramener toujours sous le pilon la quantité de calomel qui se dépose parfois sur les parois du mortier.

Quand nous jugeons qu'il existe déjà une bonne quantité de poudre bien ténue, alors nous versons de l'eau dans le mortier, jusqu'à la hauteur de 30 à 25 centimètres (7 à 8

pouces); nous faisons soulever toute la masse en lui imprimant avec le pilon un mouvement circulaire, nous laissons déposer deux secondes, puis nous décantons sur un filtre disposé à l'avance sur un entonnoir, nous continuons ainsi le broiement et la décantation, jusqu'à ce que tout le calomel soit passé à l'état de poudre ténue.

Ce procédé comme on le voit est des plus simples et dispense de recourir à toutes ces manœuvres que demande la porphyrisation. Il présente cet avantage qu'il peut être mis en pratique dans une officine et permet de suivre l'opération avec la plus grande facilité.

Quand l'opération a été conduite avec soin, on obtient une poudre d'une grande ténuité et d'une blancheur approchant celle du mercure doux à la vapeur.

F. G. LEROY, pharmacien.

EXTRAIT

D'UN RAPPORT FAIT A L'ÉCOLE DE PHARMACIE SUR LES FARINES DE LIN ET DE MOUTARDE SOUPÇONNÉES D'ÊTRE FALSIFIÉES;

Par MM. GUIBOURT et A. CHEVALLIER.

Messieurs,

Afin de nous éclairer sur la nature des falsifications que les farines auraient pu subir, nous avons commencé par déterminer les caractères des farines pures. Nous commençons par la farine de lin.

La farine de lin préparée par pulvérisation et par le mélange complet de l'épisperme et de l'amande, est d'une couleur mixte provenant du brun pâle de l'épisperme et du jaune pâle de l'amande; elle est grasse au toucher et se met

en masse lorsqu'on la presse dans la main fermée; elle forme une émulsion lorsqu'on la délaie dans 8 à 10 parties d'eau.

Cuite avec 4 parties d'eau, elle forme un cataplasme blanchâtre d'une bonne consistance.

Sept expériences ont été faites pour déterminer la quantité d'huile contenue dans la farine de lin; à cet effet, on a traité dans un appareil à déplacement 50 grammes de farine de lin par 200 grammes d'éther, l'huile obtenue a été chauffée au bain-marie jusqu'à volatilisation complète de l'éther.

Un seul échantillon a donné un minimum de 32,5 d'huile pour 100; un autre a donné comme maximum 36,70; les cinq autres ont été compris entre 34 et 36. La moyenne des sept a été exactement de 35 pour 100.

La farine de lin pure ne se colore pas du tout en bleu par l'iode; tous les essais de ce genre qui seront mentionnés plus loin, ont été faits en délayant 15 grammes de farine dans 600 grammes d'eau et y ajoutant 10 grammes de teinture alcoolique contenant $1/50^{\circ}$ d'iode.

La pesanteur spécifique de la farine de lin a été prise de la manière suivante :

On remplit d'abord un litre avec de la farine de lin sans lui faire éprouver aucun tassement : le litre en a contenu 450 grammes; on a alors frappé deux ou trois fois la mesure sur la table, et on l'a rempli de nouveau : elle contenait alors 490 grammes de farine. La moyenne est donc de 470 gram. On a agi de même pour toutes les densités dont il sera parlé plus loin.

Un litre de son pèse, terme moyen, 170 grammes. Il en résulte que le mélange du son avec la farine de lin offre une pesanteur spécifique moindre que la farine pure; bien qu'elle soit toujours plus considérable que la densité moyenne des deux ingrédients. On peut en juger par le tableau suivant,

auquel nous ajoutons le résultat de l'essai des mêmes mélanges par la teinture d'iode.

MÉLANGES DE SON ET DE FARINE DE LIN.

DÉSIGNATION.	EN POIDS.	EN VOLUME.	DENSITÉ calculée.	DENSITÉ observée.	COLORATION par l'iode.
Farine de lin.....	1	1	250	230	Bleu violet.
Son.....	1	2,76			
Farine de lin.....	2	2	298	372	Bleu grisâtre.
Son.....	1	2,76			
Farine de lin.....	3	3	326	400	Gris violetâtre.
Son.....	1	2,76			
Farine de lin.....	4	4	348	406	Gris verdâtre.
Son.....	1	2,76			
Farine de lin.....	9	8	400	420	Gris verdâtre clair.
Son.....	1	2,76			
Farine de lin pure.	»	»	»	480	Jaune.

Les farines de lin soupçonnées étaient au nombre de six : la première est intitulée farine de lin pure, la seconde est nommée farine de lin n° 1, la troisième farine de lin n° 2, la quatrième farine de lin n° 3, la cinquième est intitulée de même farine de lin n° 3, la sixième est nommée farine de lin n° 3 échauffée. La première chose que nous ferons remarquer, c'est que lorsque les fabricants se permirent d'établir plusieurs mélanges vendus sous le nom de farine de lin, ils réservaient au moins le n° 1 pour la farine pure, tandis que maintenant le n° 1 serait le premier degré d'altération du médicament, puisqu'on distingue encore une farine au dessus, ce qu'on appelle la farine pure ; mais il suffira de jeter les yeux sur les résultats suivants pour être convaincu que toutes les farines de lin que nous avons examinées étaient sans exception falsifiées.

DÉSIGNATION des FARINES.	DENSITÉ.	COLORATION par L'IODE.	QUANTITÉ d'huile obtenue.
Farine pure véritable..	470	Jaune.	35
Farine pure, L.....	440	Gris violet.....	26
Farine n° 1.....	455	Tête de nègre.	22,8
Farine n° 2.....	445	Gris noir.....	21,2
Farine n° 3.....	465	Gris noir foncé.....	20
Farine n° 3 bis.....	430	Gris noir foncé.....	18
Farine n° 3, échauffée.	405	Noir.....	13

Il résulte, en effet, du tableau précédent, que tandis que la farine de lin véritablement pure produit 35 pour 100 d'huile, la prétendue farine pure n'en fournit que 26 parties; et tandis que la farine de lin pure se colore en jaune par l'iode, la farine dite pure se colore en gris violet. Les autres sortes sont encore plus impures, et la dernière, entre autres, contient moins de 40 pour 100 de farine de lin véritable, le reste paraissant être une substance amylacée.

Il résulte également de la forte coloration que ces farines éprouvent par l'iode, sans que leur pesanteur spécifique en soit sensiblement diminuée, que nous prouvons que ce n'est pas avec du son que ces farines sont falsifiées. Elles doivent l'être avec quelque farine de semences légumineuses que le fabricant seul pourrait faire connaître. Enfin, les farines examinées, surtout celles nommées n° 1, 2, 3 et 3 bis, paraissent colorées avec une certaine quantité de cucurma, parce que, lorsqu'on les délaie dans l'eau, elles donnent un liquide trouble jaunâtre qui perd sa teinte jaune en laissant précipiter une matière jaune insoluble sur le dépôt grossier formé

par l'épisperme de la graine; la farine de lin pure ne produit pas cet effet.

Paris le 28 août 1841.

NOTICE HISTORIQUE SUR BAUMÉ (1).

Baumé (Antoine), naquit à Senlis, le 26 février 1728; son père, qui était aubergiste, lui fit donner jusqu'à l'âge de quinze ans, une éducation soignée, mais en rapport avec ses moyens : cette éducation était cependant fort au dessous de celle que l'on recevait dans nos universités.

Baumé, alors âgé de quinze ans, fut placé en apprentissage chez un pharmacien de Compiègne, deux ans suffirent pour le mettre en état de recevoir une instruction plus élevée; son excellente conduite le fit ensuite admettre comme élève dans le laboratoire de Geoffroy.

Quoique les premières études de Baumé eussent été médiocres, il ne tarda pas, placé près de Geoffroy, à apprécier tout le mérite de ce savant. Étonné de la considération dont il le voit environné, il en est vivement frappé; bientôt il se demande s'il ne pouvait pas aussi obtenir cette considération, et il forme le vœu d'arriver à la hauteur de son maître : on sait si ce vœu s'est réalisé. L'élévation de Baumé, par suite de son admission dans le laboratoire de Geoffroy, démontre quelle est l'influence de l'homme supérieur sur ceux qui savent l'apprécier; d'un mot il les encourage, il leur montre le chemin de la gloire, et soit enthousiasme, soit amour propre, bientôt son noble exemple est suivi. Il en résulte que des

(1) Nous avons puisé la plus grande partie de cette notice dans l'Eloge de Baumé publié en 1805 par Cadet de Gassicourt, A. C.



A . BAUME .

hommes qui seraient restés dans la foule, s'en séparent bientôt, et se font distinguer par des travaux qui profitent à tous, et qui agrandissent le cercle de nos connaissances.

On voit que c'est l'admission de Baumé dans le laboratoire de Geoffroy qui le conduisit à la gloire. Si nous examinons ce qui se passe autour de nous, on voit qu'il en est de même pour une foule d'autres gloires scientifiques. En effet, si on recherche quelle est la filière par laquelle sont passés les chimistes qui se recommandent par leurs travaux, on voit qu'ils sont sortis des laboratoires de Vauquelin, de Gay-Lussac, de Thénard, de Dulong, de Dumas, etc.; que c'est dans ces laboratoires qu'ils ont puisé de vastes connaissances, qu'ils ont vu la considération dont ces maîtres sont environnés, qu'ils ont conçu l'idée, non de les égaler, mais de les imiter et d'obtenir, par le travail, de ces distinctions qui ne sont contestées par personne, et qu'on est heureux d'obtenir parce qu'on les a méritées.

Baumé, placé près de Geoffroy, fit de rapides progrès; il se présenta devant le collège de pharmacie de Paris en 1752, il était alors âgé de vingt-quatre ans. Ses examens furent brillants, et les talents qu'il montra lors de cet acte, firent présager ses succès et la réputation qu'il devait acquérir.

Les connaissances étendues dont Baumé avait fait preuve, engagèrent les prévôts de l'école de pharmacie à lui offrir peu de temps après la chaire de chimie, ce qui le mit à même de faire connaître et d'enseigner sa méthode, méthode qui a caractérisé les ouvrages qu'il a publiés.

Baumé était un observateur ardent et laborieux qui, pour écrire, faisait et refaisait toutes les opérations dont il devait s'occuper; il était doué d'une patience et d'une persévérance infinies. Son esprit méthodique voyait en grand, et jugeait l'ensemble d'un système sans omettre un seul détail. Outre

ces qualités, Baumé en possédait une supérieure, selon nous, à toutes les autres; c'était une sage réserve, qui fait que celui qui la possède veut voir à plusieurs reprises, doute beaucoup, et n'affirme qu'avec certitude.

Pour ce qui est relatif à Baumé, comme pharmacien exerçant, comme chimiste spéculateur, on doit dire que rien ne lui coûtait pour donner à ses opérations toute l'étendue dont elles étaient susceptibles : son officine, ses laboratoires, étaient moins des ateliers que de grandes manufactures où il y avait abondance de produits, et un luxe utile d'instruments nécessaires, la manipulation s'y faisait en grand. En effet, dès cette époque, l'acétate de plomb, le muriate d'étain, les sels mercuriels, les combinaisons antimoniales, s'y préparaient par quintaux; une immense galère était destinée à la rectification de l'éther, des acides minéraux, des huiles essentielles.

Placé au milieu de ses élèves, Baumé observait, notait les phénomènes chimiques qui n'avaient point été signalés; il les expliquait à ses élèves, il rectifiait les procédés qui lui semblaient peu rationnels; passant de son laboratoire dans son officine, il s'y occupait, et veillait avec le plus grand soin à ce que les prescriptions magistrales qui s'y exécutaient le fussent avec la plus grande fidélité.

Baumé ne quittait son officine et ses laboratoires que le moins possible; c'est ordinairement dans le silence de la nuit qu'empruntant sur le temps destiné au sommeil, il méditait et traçait ces ouvrages et ces observations qu'il nous a laissées et qu'on retrouve dans ses ouvrages, dans les collections académiques, dans les journaux scientifiques de l'époque.

Baumé a beaucoup travaillé, beaucoup vu, beaucoup écrit. On sait qu'il s'est occupé de la cristallisation des sels, des phénomènes de la congélation, de ceux de la fermenta-

tion, de la putréfaction, de l'antimoine, du soufre, du platine, du mercure, de l'acide boracique, de l'opium, du quinquina, de l'examen des principes constituants des plantes odorantes et inodores, des oxides métalliques, des acétates, de l'émétique, des féculs, des extraits. C'est Baumé qui, le premier, fit connaître que le tamarin du commerce contenait quelquefois du cuivre en assez grande quantité pour qu'il y eût à craindre de se servir de ce produit.

Baumé n'était pas d'un caractère très enjoué, cependant il se permettait quelquefois la plaisanterie.

Quand un savant avançait un paradoxe, imprimait une erreur, combattait une opinion reçue sans avoir tous les éléments pour le faire, Baumé s'amusait, ce que nous blâmons fortement, soit sous le voile de l'anonyme, soit sous un nom emprunté, à réfuter l'auteur, mettant dans ses écrits une ironie décente et polie, mais qui sortait des habitudes académiques. C'est par suite de cette manière de faire que parurent divers articles, 1^o *une dissertation sur le soufre, par M. Jean Soufré*; 2^o *une observation, par M. Jérôme Brûle-Fer, garçon maréchal*. Quand ces publications étaient suivies de réponse, il signait ses écrits *Guillaume le Résolu*.

Baumé eut quelquefois des discussions avec ses collègues, sur des dissemblances d'opinions scientifiques, mais il n'y apportait pas de morgue scientifique, et il conservait des égards pour ceux qui, par des routes différentes, cherchaient la vérité. Il eut avec Cadet le père deux contestations sur des points de théorie et de pratique; elles furent très vives: ayant écrit l'un contre l'autre, ils prirent, voulant terminer le différent, l'Académie des sciences pour juge; l'avantage ne resta pas à Baumé, mais comme il estimait son antagoniste, il ne cessa point de le voir et de lui donner des témoignages de la plus sincère amitié.

Le succès de l'encyclopédie ayant fait concevoir le plan du dictionnaire des arts et métiers, Baumé qui venait d'être nommé membre de l'académie des sciences fut chargé d'un grand nombre d'articles de ce dictionnaire, et on lui doit les travaux publiés sur les arts du fabricant d'alun, du pharmacien, de l'artificier, du cabaretier, du chauxfournier, du confiseur, du dégraisseur, du distillateur d'acides minéraux, de l'épicier, du faïencier, du ferblantier, du fournaliste, du fumiste, du limonadier, de l'orfèvre, de la fonte des cuivres, du parfumeur, du platrier, du potier d'étain, du potier de terre, du salpêtrier, du saunier, du vinaigrier, du fabricant de blanc de plomb, de minium, de litharges, de masicot, de sel de saturne, de cendres gravelées, de soude de potasse, de porcelaine, de poudre à tirer, de verdet de vert de gris, de sel de Glauber, des eaux de Sedlitz, du vernisseur, du verrier; on lui doit en outre pour ce qui a rapport aux arts une méthode pour teindre les draps de deux couleurs, un procédé pour dorer les pièces d'horlogerie, un procédé pour éteindre facilement les incendies, un procédé pour conserver les blés, des observations sur les constructions en plâtre ou ciment, sur la fabrication des savons, sur les argiles et la nature des terres propres à l'agriculture. S'occupant de la pratique il éleva le premier en France une fabrique de sel ammoniac, il trouva aussi le premier le moyen de blanchir les soies jaunes sans les *écruer*.

On doit à ce savant 1° *un Traité de chimie expérimentale et raisonnée*, 3 vol. in-8° 1773. 2° *Des Eléments de pharmacie théorique et pratique*, un vol. in-8° imprimé pour la 1^{re} fois en 1762, cet ouvrage eut un immense succès, car la 8° édition fut réimprimée en l'an V avec un appendice. 3° *Le Plan d'un cours de chimie expérimentale* 1757. 4° *Une Dissertation sur l'éther* 1757, *un Manuel de chimie* 1766.

La vie privée de Baumé était celle d'un homme qui s'occupant de science évite le grand monde ; aussi ce savant vivait-il au milieu de sa famille, et d'amis dont il avait fait choix ; simple et modeste il ne fréquentait pas les grands et n'avait de société que celle composée d'un petit nombre d'amis dévoués ; il voyait cependant quelquefois de ces grands seigneurs qui faisaient à cette époque partie de l'académie. On cite à cet égard l'anecdote suivante :

Le baron de Breteuil , ministre et académicien honoraire ayant reçu un jour à dîner une partie de l'académie , parla pendant tout le dîner et des mets recherchés qu'il offrait à ses savants collègues , et des vins de Tokai, de Constance, de Chypre, d'Ithaque qu'on avait sous la main : *Voilà, messieurs, disait-il, de quoi confondre la chimie, vous ferez de bonnes drogues, mais vous n'imiterez jamais ces divines liqueurs.* Si monseigneur le permet, répliqua Baumé, je puis sans sortir de table, lui prouver le contraire ; j'ai fait un vin où il n'est pas entré un grain de raisin ; je crois qu'il peut soutenir le parallèle. Le ministre, piqué, accepta cette espèce de défi. On envoya chez Baumé chercher le vin factice , puis lorsqu'il fut arrivé on le servit, confondu avec les vins précieux, vantés par le ministre, qui se flattait de reconnaître le vin factice ; mais en goûtant les vins divers, cet académicien donna, sans s'en douter, la préférence au vin sans raisin de Baumé. On rit beaucoup de la méprise du baron de Breteuil, méprise qui lui servit de leçon ; en effet , cet académicien honoraire traita plus tard les savants avec plus d'égards qu'il ne le faisait auparavant.

En 1780, Baumé, âgé de 50 ans, sans avoir beaucoup de fortune avait acquis une honnête aisance, il céda à cette époque son officine pour se livrer avec plus d'ardeur à l'application de la chimie aux arts. Bientôt on lui dut de nouveaux travaux ; il

perfectionna la teinture écarlate des Gobelins ; il s'occupa de la construction des aréomètres et thermomètres, il indiqua un moyen de préparer une fécule douce et de faire de bon pain avec le marron d'Inde. La révolution sans interrompre ses travaux, lui fit sentir le besoin de la retraite ; sa fortune était placée en partie sur l'état, en partie sur le duc d'Orléans. Prévoyant qu'il éprouverait des pertes il voulut se préparer un asyle agréable pour y attendre philosophiquement le résultat des événements, il alla alors s'établir aux Termes près le Roule où il espérait terminer sa carrière ; mais il n'en fut pas ainsi. Les convulsions politiques qui renversèrent tant de fortunes, dévorèrent en un instant des économies, résultat d'un travail assidu ; Baumé fut forcé de quitter sa retraite et de reprendre à la fin de sa carrière une profession pénible qu'il avait déjà exercée pendant trente ans avec honneur et probité. La nécessité ranima son courage, et le public vit avec admiration ce vénérable pharmacien rentrer comme un nouveau débutant dans la carrière commerciale.

Nous devons rappeler ici un trait de courage qui honore plus Baumé que tous ses travaux.

Lavoisier, cet homme de génie que la science a tant regretté, que les savants regrettent tous les jours, était dans les fers. On l'accusait comme ses collègues (les fermiers généraux), d'avoir empoisonné le peuple en lui vendant des tabacs falsifiés et corrompus. Baumé se rappelle qu'en décembre 1784, il a été nommé commissaire du roi, conjointement avec Cadet-de-Vaux, pour examiner en Bretagne les tabacs de la ferme, il se souvint qu'effectivement ils avaient trouvé ces tabacs avariés et qu'ils en avaient fait livrer 400 milliers aux flammes. Mais il se rappelle aussi 1^o que cette avarie provenait de ce que les fermiers généraux avaient autorisé les débitants à râper et mouiller le tabac ; 2^o que la ferme

avait discuté et avait été divisée sur les inconvénients de ce mouillage et que Lavoisier dans toutes les délibérations s'était élevé contre une pratique qu'il regardait comme dangereuse. Cette opinion de Lavoisier résultait des pièces remises aux commissaires et des procès verbaux qu'ils avaient dressés. Mais à cette époque de désordre où trouver ces pièces qui devaient justifier l'homme de génie qui fut si cruellement enlevé à la science, Baumé et Cadet-de-Vaux (1) les cherchent en vain dans leurs papiers. Ils courent à la prison de Lavoisier lui font part de leur généreux projet, et reçoivent de lui une copie informe et non signée du mémoire qu'ils avaient fait en 1784, ils lisent cette pièce, reconnaissent leur style, leurs opinions et quoique le titre de *commissaires du Roi* qu'ils y prennent pût les conduire à l'échafaud, ils n'hésitent pas à chercher à faire luire la vérité, ils signent et remettent ce titre à Lavoisier qui osait croire à la justice du tribunal devant lequel il devait paraître; mais cette noble démarche fut inutile, le chimiste célèbre fut condamné à périr, sans qu'il lui eût été possible de se faire entendre. Si le tribunal eût entendu Lavoisier, il eût été justifié, et ceux qui le composaient n'eussent point eu à se reprocher la mort d'un homme de bien et d'un homme du plus haut mérite.

Nous avons à parler d'une époque de la vie de Baumé qui a marqué dans la science, époque fâcheuse pour ce savant, époque qui justifie ce passage de l'Écriture, *oculos habent et non videbunt*. Lorsque la connaissance du gaz changea toute la doctrine chimique, et qu'il fut bien démontré qu'il était nécessaire d'adopter une nouvelle théorie, Baumé ne fut point éclairé par le nouveau faisceau de lumière que firent

(1) On voit que Cadet de Vaux avait aussi, au risque de sa tête, cherché à sauver l'infortuné Lavoisier.

briller tout à coup Lavoisier, Priestley, Monge, Fourcroy, Bertholet et La Place, la décomposition de l'eau ne parut à Baumé qu'une expérience brillante qui induisait en erreur, et dont on tirait de fausses conséquences, et l'on doit dire que malgré les faits qui surgissaient de toutes parts il ne voulut jamais revenir sur l'opinion qu'il avait manifestée, Cadet a cherché dans son éloge à justifier Baumé, en disant que, quel que soit le regret que lui a inspiré l'erreur de Baumé, « il est utile pour la science que des hommes d'un pareil mérite se roidissent contre toutes les innovations, les attaquent hautement et de bonne foi, fassent naître des difficultés, et forcent les novateurs à multiplier les expériences et les preuves, pour assurer le triomphe de la vérité. » Nous ne pouvons partager l'opinion d'un homme qui fut notre protecteur et notre bienfaiteur, dans un moment où nous en avions grand besoin, et nous dirons que si malheureusement chaque découverte devenait de la part de savants illustres le sujet d'une polémique et de discussions interminables, la science y perdrait, les idées seraient faussées et les élèves ne sauraient plus que penser, que croire.

Baumé avait été pensionnaire de l'académie des sciences en 1785, il fut élu associé de l'institut national en 1795 et membre honoraire de la Société de médecine en 1798.

Fatigué par de longs travaux, par les malheurs qu'il avait éprouvés, Baumé avait vu ses organes s'affaiblir, il était devenu sombre, mélancolique; il entendait plus difficilement sa fille qu'il chérissait tendrement et qui allégeait ses souffrances par les soins les plus touchants et les plus délicats. Il eut avant de mourir la douce consolation d'unir son enfant chéri à un de nos collègues, M. Margueron, et c'est dans les bras de ces époux qu'il termina sa douloureuse existence le 21 vendémiaire an 14 — 1805.

Baumé ne doit sa célébrité qu'à lui-même, rarement les événements lui furent favorables ; sa constance, son amour pour le bien, triomphèrent de tous les obstacles. Né sobre, tempérant, ami de l'ordre, sa plus forte passion fut celle du bien, il ne fut point ébloui par ses succès, il supporta les revers de fortune avec courage ; économe sans parcimonie, il récompensait généreusement ceux dont les talents lui avaient été utiles ; une grande partie de son revenu était consacré tous les ans à ses travaux de laboratoire ; il vécut peu pour ce qu'on appelle le monde, il vécut beaucoup pour la Société, pour lui-même, parce que tous ses travaux furent pour lui des plaisirs, parce qu'il sut jouir de la considération qu'il s'était acquise, parce qu'il sentit constamment qu'il y a du bonheur à être utile à ses semblables, et à faire faire de nouveaux pas à la science.

A. C.

A M. CHEVALLIER, chimiste, etc., rédacteur du *Journal de Chimie médicale*.

Monsieur le rédacteur,

Vous avez inséré dans le *Journal de Chimie médicale* du mois d'août dernier, page 454, une lettre de votre honorable et savant collaborateur M. Pelletan (Gabriel), qui paraît désirer quelques explications de ma part : je vous les adresse, monsieur ; ayez la bonté de les accueillir.

Dans ma dernière, sur les sédiments urinaires, je dis que les médecins devraient, dans toutes les occasions, demander l'analyse des *concrétions urinaires* ; et plus bas j'ajoute que, *c'est par suite d'une pareille mission que j'ai rencontré des calculs urinaires formés de cholestérine*. J'ai eu le soin de citer en même temps l'époque à laquelle j'en ai été question dans votre excellent journal. Je n'ai pas, il est vrai,

rappelé que M. Pelletan fit, à cette occasion, de savantes dissertations pour démontrer que, dans son opinion, les concrétions étaient d'origine biliaire. M. Pelletan en a conclu que je ne l'avais pas compris.

En pareil cas, le pharmacien chimiste doit se contenter de faire connaître la composition des concrétions qu'il a à examiner, et laisser aux physiologistes le soin d'en expliquer l'origine et la formation.

Ainsi l'erreur que signale M. Pelletan, et dont il demande la rectification, n'est, de ma part, qu'un acte de prudence; il s'agit d'une question qui n'est pas de ma compétence, et conséquemment je n'ai pas voulu combattre son opinion.

J'ose espérer que les explications paraîtront suffisantes à M. Pelletan.

Il n'en est pas moins positif que les calculs dont j'ai parlé ont été rendus par les urines, et qu'ils étaient composés de cholestérine, ainsi que s'en est assuré M. Pelletan lui-même. C'est un cas assez remarquable, pour être cité à propos de concrétions urinaires.

J'ai l'honneur, etc.

BATILLIAT, pharmacien,

correspondant de la Société de Chimie médicale, etc.

Mâcon le 27 août 1841.

MÉDICAMENTS PAR BREVET D'INVENTION.

23 octobre 1834.

BREVET D'INVENTION DE CINQ ANS,

Au sieur DESLAURIERS (Grég.-Isidore), pharmacien à Paris,

Pour un sirop pectoral dit SIROP DE VAUQUELIN.

Composition.

Un mou de veau.

Lichen d'Islande..... 2 kilogrammes.

Capsules de pavots blancs sans graines 500 grammes.

Fleurs béchiques.....	500 grammes.
Quatre fruits pectoraux.....	2 kilogrammes.
Gomme du Sénégal.....	2 kilogrammes.
Feuilles d'érysimum.....	500 grammes.
Racine sèche de grande consoude... ..	500 grammes.
Suc épaissi de laitue en fleurs.....	125 grammes.
Sirop de sucre.....	40 kilogrammes.
Sirop de violettes.....	6 bouteilles.
Sirop de tolu.....	3 bouteilles.

Il faut faire bouillir le mou de veau, l'espace d'une demi-heure, dans une quantité d'eau suffisante, puis verser cette décoction bouillante sur les têtes de pavots, brisées et séparées de leurs graines l'érysimum et les fleurs béchiques. On laisse infuser pendant l'espace de vingt-quatre heures, et on passe à travers un linge. D'un autre côté, on coupe en petits morceaux les fruits pectoraux après en avoir extrait les noyaux, et on fait cuire ces fruits avec la racine de grande consoude dans la quantité d'eau nécessaire. On décoctionne à part le lichen privé de toute amertume par le carbonate de potasse. Toutes les décoctions étant réunies, on y fait fondre la gomme arabique, et l'on clarifie avec des blancs d'œufs.

Par l'ébullition ce liquide est réduit à 18 litres, et est filtré au blanchet. Après y avoir delayé l'extrait de laitue, on mêle ce liquide au sirop de sucre clarifié et passé. Il faut donner au sirop, ainsi formé, 31° au pèse-sirop, au moyen de l'ébullition sur un feu doux, et y ajouter, par simple mélange, les sirops de violettes et de tolu. Chaque once de sirop contient deux grains de thrydace ou extrait de laitue, et un grain d'extrait de pavots blancs.

Le sirop se prend ou pur, ou dans une tasse d'infusion de quatre fleurs, de violettes, de coquelicot, etc. Trois ou quatre

cuillerées à bouche par jour suffisent pour les hommes faits : une le matin, une à midi et deux le soir, en observant de mettre une heure d'intervalle entre le repas et la prise du sirop. Pour les enfants, la dose sera d'une à deux cuillerées à café, quatre fois par jour. On peut aussi l'associer au lait de vache ou à celui d'ânesse. Dans l'asthme seulement on le mêlera avec partie égale d'oxymel scillitique.

11 février 1835.

BREVET D'INVENTION DE CINQ ANS,

Au sieur DESLAURIERS (Grég.-Isidore), pharmacien à Paris,
Pour la préparation des TABLETTES ANTICATARRHALES.

Poudre d'écorce de racine du Brésil (ipécacuanha)	78 grammes.
Poudre de polygala	78 grammes.
Extrait aqueux de pavots exotiques pu- rifié par l'éther	47 grammes
Huile essentielle de cannelle de Ceylan .	12 gouttes.
Fécule de palmier (sagou)	1000 grammes.
Gomme adraganthe pulvérisée	250 grammes.
Eau de fleurs d'oranger saturée (double)	q. s.
Sucre pulvérisé	12,000 grammes.

Il faut diviser l'essence de cannelle dans une petite quantité de sucre, réunir cet oléo-saccharum aux autres substances réduites en poudre. On mêle le tout avec le sucre passé au tamis de soie : on fait dissoudre l'extrait dans l'eau de fleurs d'oranger, et on forme avec le véhicule une masse ou pâte que l'on divise en tablettes du poids de 1 gramme. Chaque tablette contient un seizième de grain d'extrait calmant et un demi-grain de poudres incisives.

La dose de ces tablettes anticatarrhales est de huit à douze par jour. On en prend une seule à la fois, en observant de

ne les prendre que deux heures après les repas. La dose pour les enfants est de cinq ou six. On favorise leur action en buvant de l'infusion de fleurs de violettes et d'hyssope. Dans les catarrhes violents, il faut prendre cinq à six tablettes à la fois, fondues dans une cuillerée de fleurs d'oranger : c'est un puissant moyen de débarrasser la poitrine et de rétablir l'expectoration.

LES PHARMACIENS DU DÉPARTEMENT DU HAUT-RHIN,
A M. LE MINISTRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Colmar, le 15 juillet 1841.

Monsieur le Ministre,

Les soussignés, pharmaciens exerçant dans le département du Haut-Rhin, ont l'honneur de vous exposer que : De toutes les questions qui affligent le plus l'humanité et les intérêts moraux et matériels de la société, il en est peu qui soient aussi importantes que celles de l'exercice des diverses branches de l'art de guérir. De tout temps et presque dans tous les pays, s'est fait sentir le besoin d'une organisation forte et régulière de ces professions. Depuis longtemps aussi on n'a cessé de se plaindre de l'insuffisance de la législation actuelle en France; de nombreuses réclamations, élevées de tous côtés, se sont fait entendre; il paraît même qu'elles ont déjà trouvé de l'écho, puisque le gouvernement, frappé des abus qui se sont introduits dans cette partie de l'ordre social, et dans l'exercice de la pharmacie en particulier, élabore un projet de loi qui sera soumis aux chambres législatives.

Les soussignés croient donc qu'il est opportun d'appeler votre sollicitude sur différents points à établir dans une

nouvelle législation, qui, dans son ensemble, présente à la fois au public et aux pharmaciens les garanties les plus sûres, et qui mettent un terme aux abus et aux dangers provenant de l'imperfection de la loi qui régit encore la médecine, et laisse le champ libre aux spéculations scandaleuses du charlatanisme.

Dans cette circonstance, les pharmaciens sont tout autant préoccupés de leurs intérêts individuels que des intérêts publics, ainsi que du sentiment de la juste considération qui doit s'attacher à l'exercice honnête de leur profession. Ce sont des lois restrictives que nous demandons, et non l'affranchissement de toutes les entraves, ni proclamation de la liberté absolue. illimitée! Cette liberté conviendrait beaucoup à ceux qui sont exclusivement animés du désir d'arriver rapidement à la fortune; mais elle entraînerait des conséquences désastreuses; elle finirait par donner lieu à cette funeste exploitation du malade, qu'on remarque en Angleterre et aux États-Unis.

Nous ne craignons pas de placer sous vos yeux, Monsieur le Ministre, le tableau de tous les abus, de toutes les misères qui compromettent à la fois la société et la pharmacie.

Et d'abord, pour ne parler que des progrès effrayants que fait le charlatanisme, qui, par tous les moyens de séduction possibles, cherche à puiser dans toutes les bourses, sans bénéfice pour la santé, le plus souvent même à ses dépens. Voyez autour de vous : partout des affiches, partout des annonces, partout les plus pompeuses promesses jetées comme un appât à la crédulité publique, et si l'on songe que tous ces remèdes secrets et patentés, que tous ces spécifiques tant prônés sont plutôt imaginés par l'ambition de faire fortune que par le désir du bien général, on voit que tous ces frais considérables auxquels s'élèvent ces annonces, sont la source

de grands bénéfices, volés au malade et à la pharmacie, par une foule d'intermédiaires étrangers à la médecine; ne doit-on pas s'en alarmer à juste titre?

A Dieu ne plaise que notre intention soit d'attaquer ici le principe de la liberté industrielle et commerciale, une des plus brillantes conquêtes de notre civilisation moderne. Dans le commerce, la concurrence augmente le plus souvent la richesse nationale, en augmentant la consommation; mais nous n'hésitons pas un moment à vous déclarer, Monsieur le Ministre, que le nombre toujours croissant des pharmacies sur tous les points de la France tient d'une liberté dangereuse pour tout le monde, qu'il importerait, avant tout, de contenir dans les bornes des véritables besoins, ainsi que l'établissent les lois en Allemagne, en Suède et en Norvège, où le pharmacien instruit, éclairé, et revêtu d'un certain caractère public, exerce son état avec utilité, prospérité et considération. Le pharmacien ne saurait être comparé à un commerçant dans toute l'acception du mot : placé dans une sphère très circonscrite, il n'a pas cet avantage du commerçant, de pouvoir se déplacer, suivre les affaires pour en étendre l'importance.

Un bon pharmacien est tenu d'avoir un assortiment complet de tous les médicaments, parmi lesquels il en est beaucoup qu'il ne débite qu'à de longs intervalles, et cependant il est obligé de les mettre incessamment à la disposition des hommes de l'art. On comprend donc sans peine qu'à défaut de débit, le temps les détériore, et que, par conséquent, ils doivent être renouvelés. De là d'assez nombreux sacrifices imposés au pharmacien consciencieux, mais qu'il ne peut supporter qu'autant qu'il se trouve dans une certaine aisance, et qu'il n'ait pas à lutter contre cette concurrence illimitée que nous signalons comme la seconde plaie de notre profession.

Dans la localité où le nombre des officines n'est plus en rapport avec la population, la concurrence a un moyen, c'est la baisse des prix. Dans ce cas, le public en souffre le plus souvent, car il n'est pas à même de juger de la qualité plus ou moins mauvaise des médicaments qu'on lui donne. Cette ressource qui, dans d'autres branches de commerce, peut offrir des avantages, présente donc ici un inconvénient doublement grave. Aux sacrifices que lui impose la baisse, le commerçant trouve une compensation suffisante dans l'augmentation de la consommation, dans l'extension de ses relations commerciales, dans l'esprit d'invention et de progrès; compensation qui manque au pharmacien. Le pharmacien riche ou aisé soutient la concurrence, tout en ne dérogeant point à ses devoirs. Le pharmacien probe, mais pauvre, se ruine; le pharmacien sans conscience trouve malheureusement des ressources qu'il est pénible d'avouer.

C'est une erreur de croire que les mauvaises pharmacies, où l'on ne craint pas d'altérer la composition des médicaments, finissent par être bientôt connues, par être discréditées et abandonnées. Le public est sans cesse attiré par le bon marché; il ne peut juger de la qualité des remèdes, pour la préparation desquels le pharmacien n'a le plus souvent pour arbitres que Dieu et sa conscience.

Non seulement les pharmaciens ont à lutter sans cesse contre la concurrence qu'ils se font entre eux, mais encore contre une concurrence beaucoup plus dangereuse : c'est celle que leur font, au mépris des lois existantes, les droguistes, les épiciers, les confiseurs, les herboristes. C'est à la facilité que leur procurent, à cet égard, les nombreuses publications en langue vulgaire du *Codex*, qu'ils doivent savoir préparer eux-mêmes et livrer au public une foule de médicaments; il en est même beaucoup qui se permettent d'exécuter des formules médicales.

La loi du 23 germinal an xi défend à tous autres qu'aux pharmaciens, notamment aux droguistes, de vendre les médicaments au dessous d'un certain poids ; mais la loi n'ayant point déterminé la limite de ce poids, n'a pas empêché les abus qui se sont multipliés.

A la campagne, et même dans quelques villes où existent des officines, il y a des médecins et des vétérinaires qui ne craignent pas de débiter des médicaments. Que peut le pharmacien dans cette occurrence ? Ira-t-il entamer un procès contre ceux qui, par l'influence et l'intrigue, l'emporteront sur lui, malgré le droit, malgré la plainte. Il devrait appartenir à l'autorité locale, à une chambre de discipline, à un jury médical, de surveiller et de protéger chacun dans sa profession : c'est ce qui n'a pas lieu.

Jusqu'ici la surveillance sur l'exercice de la pharmacie a été dévolue à deux institutions, qui sont, d'une part, les écoles spéciales de pharmacie, de l'autre les jurys médicaux. Ce mode est défectueux, parce que la composition des jurys médicaux est imparfaite, et que les professeurs des écoles, par la nature de leurs occupations, ne peuvent intervenir d'une manière efficace dans des actes qui tiennent autant à l'examen des médicaments qu'à des questions de police.

Permettez-nous de vous exposer, Monsieur le Ministre, que tout en approuvant les raisons qui vous ont déterminé à consulter l'Académie de médecine dont nous estimons l'institution et les hommes, nous ne voyons pas avec assez de sécurité que ce corps savant, trop haut placé pour être compétent dans des questions de détail, à la plupart desquelles il est même étranger, puisse devenir votre conseil dans l'important travail qui vous occupe. Déjà nous avons remarqué que la commission, parmi des dispositions fort sages, en a

proposé quelques unes qui sont inconciliables avec les besoins du présent et de l'avenir,

En résumé, nous demandons, M. le Ministre,

1° Qu'aucune nouvelle pharmacie ne puisse être établie qu'avec l'autorisation du gouvernement, qui se déterminerait, selon l'avis des chambres syndicales, selon les circonstances et les besoins de la localité.

2° Que, dans chaque localité, le prix des médicaments soit fixé à des intervalles réguliers (tous les ans), par les chambres syndicales.

3° Que, dans chaque arrondissement, il soit institué, sous la présidence du procureur du roi, une chambre syndicale, renouvelée périodiquement et composée de pharmaciens exerçants, dont les attributions seraient déterminées par la loi.

4° Que la loi détermine, d'une manière précise, le poids au dessous duquel il sera interdit au droguiste de vendre.

5° Que le charlatanisme et la vente des remèdes secrets soient à jamais proscrits.

6° Que l'invention d'un remède, reconnu utile, soit acquise par le gouvernement.

7° Que les fils des pharmaciens décédés puissent succéder à leurs pères, à l'âge de 21 ans.

8° Que les élèves (ceci pour ne point exercer de rétro-activité), à partir du 1^{er} janvier 1848, soient revêtus du titre de bachelier ès-lettres avant de s'engager en pharmacie.

9° Que le *Codex* soit rédigé en langue latine, tous les dix ans, par des professeurs délégués des trois écoles spéciales de pharmacie, sous la présidence du doyen de la Faculté de médecine de Paris.

10° Que la liste des poisons soit révisée.

11° Que la responsabilité du pharmacien soit modifiée en

ce qui concerne la vente des drogues énergiques, faciles à trouver ailleurs qu'en pharmacie (l'acide sulfurique, l'alcool, le safran, la céruse, le sel de saturne, etc.).

12° Que la surveillance des jurys médicaux sur les officines soit plus suivie et plus sévère.

Une loi, basée sur de tels principes, donnerait à la pharmacie une existence plus digne et plus heureuse. En Allemagne, en Suède et en Norwège, la pharmacie a fait de grands progrès, au profit de la société. Le pharmacien n'y devient pas riche, mais il y vit dans l'aisance, position qui le met à même de se livrer avec succès aux études des sciences dont il a déjà reculé les bornes.

Que l'exemple de ces pays fixe votre attention, Monsieur le Ministre, dans l'examen de la pétition que nous avons l'honneur de vous adresser. Nous osons espérer que vous ne tarderez pas à présenter une loi aussi nécessaire que vivement sollicitée.

Nous sommes, Monsieur le Ministre, avec le plus profond respect,

Vos très humbles et très obéissants serviteurs.

(Suivent les signatures.)

GARGARISME DE SULFATE D'ALUMINE EMPLOYÉ CONTRE LA
SURDITÉ.

Un jeune homme de 18 ans, qui depuis cinq mois avait une *dureté* très considérable de l'ouïe qui lui donnait de grandes inquiétudes, consulta M. le docteur Payan. Des vésicatoires à la nuque et au bras, et d'autres traitements avaient été sans effet. Le chirurgien de l'hôpital d'Aix ayant examiné la gorge trouva la muqueuse du fond du pharynx, les piliers du voile du palais plus rouges, plus tuméfiés qu'à

l'état normal, les amygdales étaient aussi plus volumineuses; il pensa avec raison que la muqueuse de la trompe d'Eustache pouvait être également tuméfiée et obstruer ainsi le conduit auditif pharyngien; il conseilla alors l'usage d'un gargarisme préparé avec :

Sulfate d'alumine.	4 grammes.
Miel rosat.	26
Eau.	225

Le malade se servit de ce gargarisme quatre ou cinq fois par jour. La phlegmasie gutturale fut bientôt modifiée. Au bout de quinze jours l'on ajouta au gargarisme 2 grammes de plus de sulfate d'alumine. Après un mois et demi de l'usage persévérant de ce traitement, la pharyngite avait cessé, l'arrière-gorge avait repris sa couleur normale, et il ne restait plus de traces de surdité.

POMMADE D'IODURE DE SOUFRE.

Cette pommade administrée par M. Nauche contre la phthisie pulmonaire se prépare d'après la formule suivante :

Axonge.	30 grammes.
Iodure de soufre.	2 décigrammes.

Incorporez l'iodure à l'axonge.

Cette pommade s'applique en friction sur les jambes.

M. Nauche donne aussi l'iodure de soufre à l'intérieur à la dose de 5 à 6 milligrammes par jour.

POTION VERMIFUGE.

(Formule de M. LEVACHER).

M. Levacher a fait connaître la formule suivante pour la

préparation d'une potion qu'il a employée contre le ver solitaire.

Huile de ricin.....	60 grammes.
Essence de térébenthine.....	16
Eau distillée de menthe.....	64
Sirop de sucre.....	32
Gomme arabique en poudre.....	8

On fait un mucilage dans un mortier avec la gomme, le sirop, l'huile et l'essence, ajoutant ensuite peu à peu l'eau de menthe.

CERCLE PHARMACEUTIQUE DU HAUT-RHIN.

RÉUNION A MULHOUSE.

Procès-verbal de l'assemblée générale du 4 juillet 1841.

La séance est ouverte à dix heures et demie, sous la présidence de M. RISLER.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, qui est adopté sans réclamation, le président communique la correspondance, qui se compose :

1° De lettres d'excuse de plusieurs membres, par lesquelles ils expriment le regret de ne pouvoir assister à la séance.

2° De lettres de M. Bussy, secrétaire de l'École de pharmacie de Paris; de M. Duportal, directeur de l'École de pharmacie de Montpellier, et de M. Vée, ancien président de la commission générale des pharmaciens de Paris, qui répondent à l'envoi que le Cercle leur a fait des procès-verbaux, circulaires et règlement, en exprimant tout l'intérêt que les écoles de Paris et de Montpellier et les pharmaciens du département de la Seine portent à l'existence et à la pros-

périté de la société, première institution de ce genre en France que d'autres départements ne tarderont, sans doute, pas d'établir à l'exemple que le Haut-Rhin a donné.

3° D'une lettre de M. Bartholdy, qui remercie le Cercle de l'avoir nommé membre honoraire, et qui regrette de ne pouvoir assister à la séance.

4° D'une lettre de M. Baudot, qui remercie le Cercle de l'avoir nommé membre correspondant.

5° D'une note de M. Bartholdy, par laquelle ce membre appelle l'attention du Cercle sur les inconvénients qui résultent de ce que, dans la plupart des officines, pour les médicaments énergiques surtout, on suit différents procédés, en donnant des produits de force différente.

6° Le même membre propose un mode de préparation nouveau pour l'acide cyanhydrique médicinal. MM. Moritz et Kosmann sont chargés de faire un rapport sur cette préparation, à la prochaine séance.

7° M. Baudot communique le dessin et la description d'un hygromètre différentiel dont il est l'auteur. M. Schaeuffèle est chargé de faire un rapport sur cet instrument.

MM. Kampmann et Wimpffen annoncent à la société qu'ils ont présenté, en personne, à M. le préfet, la demande en autorisation pour la constitution légale du Cercle pharmaceutique du Haut-Rhin. Ce magistrat a répondu avec empressement et bienveillance qu'il appuierait cette demande auprès du gouvernement.

M. Kampmann lit une notice sur l'emploi de l'appareil de Marsh. Ce membre insiste peu sur les modifications à apporter à l'appareil en lui-même, et qui dépendent des vues particulières de chaque opérateur; mais il voudrait qu'on se livrât à l'étude des phénomènes que présente son application, et qu'on fit des observations comparatives sur les

taches que donnent divers métaux et diverses substances. M. Regnault a fait, au nom de la commission de l'Académie des sciences, un rapport détaillé sur tout ce qui en est connu jusqu'à présent; il n'en reste pas moins des lacunes à combler, afin de donner, par une étude plus approfondie encore, plus de sécurité aux experts appelés à se prononcer sur l'étroite question d'un *oui* ou d'un *non*, dans une accusation d'empoisonnement. Tout en engageant ses confrères à s'occuper sérieusement, comme lui, de cette étude, il annonce que, dans une analyse qu'il a été chargé de faire avec le professeur Kæppelin, il a pu se servir, sans purification préalable, d'acide sulfurique du commerce et de zinc laminé.

M. Schaeuffele, qui a fait à ce sujet quelques expériences, conjointement avec le professeur Lemp, propose le moyen suivant pour obtenir du zinc chimiquement pur et destiné à des recherches de médecine légale.

Il dissout du zinc dans de l'acide chlorhydrique, le précipite par un excès de sulfure ammonique, dissout ce précipité dans de l'acide nitrique pur, décompose le nitrate obtenu par du carbonate sodique, et obtient le zinc par distillation avec du charbon. On peut se dispenser d'employer le carbonate sodique en se bornant à décomposer le nitrate par le feu et le charbon.

Il ne croit pas qu'un expert puisse opérer avec assez de sécurité sur du zinc laminé, bien que les premières parties, attaquées par l'acide sulfurique, ne donnent point, à l'essai, d'arséniure d'hydrogène.

Le même membre, chargé dans la dernière séance d'examiner le moulin à farine de graine de lin de M. Husson, a reconnu, par l'expérience de plusieurs mois, que cet appa-

reil s'use vite, et finit par ne pouvoir plus servir au bout d'un certain temps.

M. Schaeuffèle présente au Cercle un bel échantillon de sparadrap agglutinatif, remplaçant parfaitement le sparadrap de diachylon gommé et lui étant même supérieur par son brillant, sa souplesse et sa propriété d'adhérer fortement, sans produire d'irritation; il en donne la formule suivante :

Pr. Résine.....	200 grammes.
Colophane.....	200
G. ammoniaque.....	10
G. galbanum.....	10
G. sagapénium.....	10
Térébenthine.....	60
Emplâtre simple.....	60
Cire jaune.....	200

La proportion de térébenthine varie, selon la saison, entre 50 et 60 grammes.

La toile doit être de belle qualité (toile de Cretonne); on la coupe en bandes de 250 centimètres de longueur sur 20 à 22 centimètres de largeur; on la calandre, chaque fois deux bandes étant placées l'une sur l'autre. C'est sur les faces qui n'ont point reçu le contact des cylindres, qu'au moyen du couteau on coule l'emplâtre en quatre ou en six couches, selon l'épaisseur qu'on veut donner au sparadrap.

Il faut préparer l'emplâtre à une douce chaleur, en donnant assez de temps pour dissoudre les gommes-résines dans la térébenthine, la colophane et la résine, avant d'ajouter l'emplâtre simple et la cire jaune.

La valeur des pharmacies, dans le Haut-Rhin, n'a pas encore été bien déterminée. M. Schaeuffèle, qui soulève cette question, fait comprendre à quel point il importerait, pour une œuvre surtout, que le Cercle statuât à cet égard, en éta-

blissant des prix moyens, selon l'importance des affaires supposées des pharmacies du département. S'il est vrai que les officines, en France, ne sont pas des charges dont le nombre est fixé, et qu'il appartient à tout pharmacien reçu, de créer une pharmacie où bon lui semble, il n'en sera pas moins utile et important de connaître les chiffres établis par le Cercle. Cette proposition est prise en considération. MM. Masson, Risler, Schaeuffèle et Wimpffen feront un rapport à ce sujet.

Le cercle vote une somme de 50 francs pour contribuer à l'érection d'un monument élevé à la mémoire de l'infortuné Hervy, victime de son amour pour la science. Le président est autorisé à prélever cette somme sur les fonds de la société.

L'assemblée décide qu'elle fera un appel aux pharmaciens du Bas-Rhin, pour qu'il leur soit proposé de se réunir extraordinairement au Cercle pharmaceutique.

Sur la proposition de M. Schaeuffèle, M. Risler, président, et M. Wimpffen, trésorier du Cercle, dont les fonctions expirent cette année, sont de nouveau nommés aux mêmes fonctions par acclamation.

Attendu que la loi et les ordonnances qui régissent la pharmacie sont défectueuses ; que le gouvernement s'occupe en ce moment d'un travail ; que l'Académie royale de médecine a été consultée, et que quelques dispositions préparatoires ont déjà trouvé de l'opposition, le Cercle, afin de faire connaître l'opinion des pharmaciens du département, a décidé qu'à la diligence de MM. Kämpmann, Risler et Schaeuffèle, il sera adressé une pétition au ministre de l'instruction publique. Cette pétition est celle que nous faisons connaître.

Attendu qu'un *Codex* est un livre à renouveler périodiquement, M. Schaeuffèle propose au Cercle qu'une commis-

sion soit chargée de faire successivement un rapport sur les changements à apporter au *Codex* actuel. Mais ce travail ne pouvant être terminé d'une réunion à l'autre, ne sera présenté que par parties, dont l'adoption s'il y a lieu, sera communiquée, à titre de notes, aux écoles spéciales de pharmacie. Sont chargés de ce travail : MM. Risler, Schaeuffèle, Kampmann, Wimpffen, Claude, Keller, Anselm, Suffert, Kosmann de Ribeauvillé, Moritz, Roelly et Beiger de Ferrette.

Le tarif imprimé est distribué aux membres présents, et sera envoyé à ceux qui n'ont pu assister à la séance; le prix en est fixé à 5 francs.

Le Cercle décide qu'il sera adressé des exemplaires du tarif à M. le préfet du département, à MM. les directeurs des trois écoles spéciales de pharmacie, à la société de pharmacie de Paris, à la rédaction du *Pharmaceutisches Correspondenzblatt für Süddeutschland*, à M. Vée, ancien président de la commission des pharmaciens de Paris, et à M. Chevalier, professeur, rédacteur du journal de *Chimie médicale*.

Sont nommés membres honoraires : MM. Gasman et Sourisseau père, anciens pharmaciens du Haut-Rhin.

M. Kampmann distribue des exemplaires des statuts de la caisse de secours aux veuves et orphelins des médecins du Haut-Rhin, et invite ceux des pharmaciens qui voudront faire partie de cette caisse, à se faire présenter à la Société médicale du département par deux membres de cette société.

Le trésorier rend ses comptes.

La prochaine réunion aura lieu à Cernay, le premier dimanche du mois de mars 1842.

Ainsi fait à Mulhausen, les jour, mois et an que dessus.

Le secrétaire-archiviste,

KAMPMANN.

Le président,

RISLER,

EMBAUMEMENT GANNAL.

Le tribunal d'Auxerre, siégeant en appel correctionnel, sous la présidence de M. Chardon, vient de consacrer par un jugement la valeur du brevet d'invention qui réserve à M. Gannal la propriété exclusive de son procédé d'embaumement, lequel consiste : 1° dans une simple incision à l'artère carotide ; 2° dans l'injection par cette ouverture d'un liquide composé d'un sel d'alumine dissous dans de l'eau.

M. le docteur^{***}, médecin à Sens, crut pouvoir, dans le courant de cette année, employer pour un embaumement le procédé de M. Gannal, modifiant toutefois la nature du liquide décrit au brevet de ce dernier. De là, procès en contrefaçon devant le tribunal de Sens, qui accueillit les prétentions de M. le docteur^{***}, et débouta M. Gannal des fins de sa demande.

Sur l'appel, M^e Emmanuel Arago, avocat du barreau de Paris, soutint, dans l'intérêt de M. Gannal, que la découverte brevetée ne consiste pas seulement dans la composition du liquide, mais aussi surtout *dans l'injection artérielle pure et simple, sans mutilation, extraction, etc.*

Le tribunal adoptant ces motifs, malgré la plaidoirie de M^e Challe, avocat de M. le docteur^{***} et l'opinion contraire de M. le procureur du Roi, a réformé le jugement du tribunal correctionnel de Sens, et condamné M. le docteur^{***} aux frais de première instance et d'appel.

EXERCICE ILLÉGAL DE LA PHARMACIE.

Le sieur Devaux qui déjà avait été traduit en police correctionnelle pour exercice illégal de la pharmacie, a été de nouveau appelé devant les tribunaux.

Le tribunal, usant d'une juste sévérité, l'a condamné à 1,000 fr. d'amende et aux dépens.

PROCÈS INTENTÉ PAR LES APOTHICAIRES D'IRLANDE A UN
HOMME QUI S'ÉTAIT PERMIS D'EXERCER LA PHARMACIE SANS
TITRES LÉGAUX.

Le 29 juillet 1841 sont comparus devant les assises de Chester et un jury spécial, présidés par lord Abinger, MM. John Jervis et E.-N. Williams, au nom de la Société des apothicaires, demandant l'application de l'article du code pénal mentionné dans l'ordonnance de George III contre un homme soi-disant apothicaire qui exerce depuis trois ans la pharmacie à Great-Budworh sans titre légal. L'article mentionné dans l'ordonnance dit que toute personne qui se permet d'exercer l'apothicairerie sans avoir subi les épreuves d'usage et obtenu une patente en règle de l'Apothecairerie centrale (Apothecarie's hall) est passible d'une peine de 20 l. (500 fr.) La société demande l'application pure et simple de la loi. L'accusé n'est pas présent et il ne s'est fait représenter par personne. On passe à l'audition des témoins.

Thomas Clarke, fermier, déclare avoir été malade vers le milieu de janvier dernier, il a eu la petite-vérole et a perdu un œil à la suite de cette maladie. L'accusé l'a soigné, lui a fourni des médicaments, puis il lui a envoyé un bill (une note) qui a été payé par son père.

Second témoin. Hebert Thomas déclare qu'il allait habituellement chercher des médicaments à la maison de l'accusé pour le témoin précédent pendant sa dernière maladie. Le bill était envoyé chaque fois, et pour les médicaments et pour les visites, et était acquitté à l'accusé lui-même.

Troisième témoin. Harriet Nixon, épouse d'Abraham Nixon, demeurant à Great-Budworth, déclare que son mari a été malade au printemps dernier; qu'il a eu de la toux, et a été soigné pendant une semaine ou plus par l'accusé. Elle est allée elle-même la première fois chercher l'accusé pour son mari. A la première visite, l'apothicaire a dit que le malade avait la fièvre *typhus*. Il a reçu un jambon pour ses honoraires : ce jambon pesait 13 livres, et se vendait alors au prix de 9 pence (18 sous) la livre. Le témoin demande que le montant du jambon lui soit rendu.

Quatrième témoin. Sarah Johnson, mère du dernier témoin, déclare se rappeler que son gendre a été malade, qu'il avait une mauvaise toux et de la gêne à la respiration. Elle est allée appeler l'apothicaire; on lui devait un bill de quatre schilling (5 francs) pour une visite précédente; il a hésité, et a répondu qu'il ne savait pas s'il pouvait ou non aller : on est retourné l'appeler, et on lui a porté un jambon. Le témoin déclare qu'elle ne savait que faire dans une circonstance si pressée, et qu'elle lui avait porté un jambon pour acquitter le bill. Alors l'inculpé est allé voir le malade, et a dit qu'il avait la fièvre *typhus*. Le témoin est allée une seule fois chercher des médicaments chez l'accusé pour son gendre; c'étaient des pilules.

L'un des avocats] de la Société, M. Jervis, dit à la cour qu'il est prêt à prouver l'évidence des faits par d'autres témoins, si on le jugeait nécessaire.

Lord Abinger se lève, et parle ainsi au jury : « Une action a été intentée devant vous par la compagnie des apothicaires, dans le but d'empêcher une personne non instruite (uneducated) de pratiquer l'apothicaire. C'est une chose d'une grande importance pour la santé publique que les personnes qui sont incapables de comprendre les médicaments qu'elles

délivrent, ne puissent exercer. Il est, en conséquence, devenu nécessaire d'exclure de la pratique de la profession tous ceux qui n'ont pas été convenablement élevés pour cela. Un acte a été passé dans ce but sous le règne de George III, par lequel il est établi que si un homme se permettait de pratiquer l'apothicairerie, à moins toutefois d'avoir déjà pratiqué cet art (car la loi n'atteint pas les vieux praticiens), sans avoir un certificat de l'École de pharmacie (Apothecarié's hall), il serait passible d'une amende de 20 liv. sterl. Dans le cas actuel, l'accusé ne paraît pas se trouver dans la catégorie des apothicaires exerçant antérieurement à la loi, puisque sa pratique ne commence qu'au mois de juillet 1839, ou peu de temps auparavant. Il ne paraît pas d'ailleurs avoir un certificat, puisqu'il n'est pas venu se défendre; en conséquence, il a semblé au sâvant président (textuel) que le jury pouvait librement conclure que l'accusé n'avait pas les qualités requises pour exercer l'apothicairerie. Le sâvant président a fait observer, en outre, qu'en exerçant l'apothicairerie l'accusé ne l'avait pas fait sans rémunération, puisqu'il avait reçu jusqu'à un jambon pour paiement d'une visite; il lui paraissait par conséquent, si le jury ne voyait pas d'objection à l'évidence des faits, que le cas méritait un verdict de culpabilité.

Le jury a rendu un verdict favorable aux plaignants, et de pénalité contre l'accusé.

(*Dublin medical press*, 18 août 1841.)

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Académie des Sciences.

Séance du 20 septembre. M. Dupasquier, professeur de chimie à l'école de médecine de Lyon, adresse un manuscrit intitulé : Mémoire sur la

présence de l'arsenic dans certains acides chlorhydriques du commerce, et par suite dans ces mêmes acides purifiés pour l'usage des pharmaciens et des laboratoires de chimie. L'auteur résume ainsi le résultat de ses expériences :

1° On trouve dans le commerce des acides muriatiques contenant de l'arsenic.

2° Ces mêmes acides, purifiés par le procédé généralement employé dans les laboratoires de chimie et de pharmacie, donnent un acide chlorhydrique également arsénifère.

3° La quantité d'arsenic contenue dans ces acides est très notable. Un kilogramme d'acide muriatique purifié par la distillation, a fourni une proportion de sulfure qui représentait 0 gr., 722 (près d'un gramme, ou d'un millième) d'acide arsénieux.

4° L'arsenic contenu dans ces acides provient de l'emploi pour leur fabrication d'un acide sulfurique arsénifère, c'est à dire de celui qui est préparé avec les pyrites.

5° D'après les expériences indiquées dans ce mémoire, ce n'est pas à l'état d'acide arsénieux, mais de chlorure, que l'arsenic se trouve dans l'acide chlorhydrique; ce qui explique sa volatilisation si facile et sa présence dans le même acide purifié par la distillation.

6° L'acide arsénieux est donc transformé en chlorure et en eau par son contact avec l'acide chlorhydrique, ce qui donne l'explication de l'action de cet hydracide sur l'acide arsénieux, peu soluble dans l'eau pure.

7° L'emploi d'un acide chlorhydrique ou arsénifère peut offrir de grands inconvénients dans les recherches chimiques et dans les travaux d'industrie.

8° Cet acide arsénifère peut présenter aussi d'assez graves dangers dans l'emploi médical et dans la préparation des composés thérapeutiques.

9° L'emploi de ce même acide est surtout dangereux dans les recherches médico-légales, quand on en use pour faciliter la réaction du gaz acide sulfhydrique sur un liquide présumé contenir de l'arsenic, puisqu'on peut obtenir un précipité arsénical dans ce liquide, lors même qu'il ne contiendrait aucune trace de ce toxique.

L'auteur termine en indiquant le moyen de purifier l'acide chlorhydrique.

Pour purifier cet acide, M. Dupasquier propose le procédé suivant, on mêle une partie d'eau et une partie d'acide; on traite ce mélange par un courant d'acide sulfhydrique, la séparation du sulfure faite, on aide

à la réunion du précipité par l'agitation. L'acide ainsi étendu est filtré au papier ; la liqueur obtenue est incolore et ne donne à l'appareil de Marsh aucune tache arsénicale. Ce moyen , il est vrai , a l'inconvénient d'affaiblir l'acide, mais on peut diminuer de moitié la quantité d'eau, et la filtration sera encore possible. On peut d'ailleurs soumettre le liquide à la distillation et obtenir de l'acide concentré en faisant dissoudre dans de l'eau distillée le gaz qui se dégagera.

Déjà, dans le *Journal de Chimie médicale*, tome 5, 2^e série, page 252, Robiquet avait, à propos de l'observation de l'un des rédacteurs du journal, M. Chevallier, établi que l'acide hydrochlorique pouvait contenir de l'arsenic ; il disait que ce métal pouvait provenir soit de l'arsenic contenu dans l'acide sulfurique, soit des cylindres en fonte dans lesquels on décompose le sel marin par l'acide sulfurique.

Séance du 4 octobre. EAUX MINÉRALES DE GRENOBLE. Le maire de Grenoble écrit à l'Académie pour lui demander par quelle méthode on pourrait conduire en ville, sans les dénaturer, des eaux minérales, dont les propriétés médicales ont été expérimentées avec avantage, et dont la source est aux environs de Grenoble. Leur température est de 58° à 60° centigrades. M. Arago et plusieurs membres de l'Académie s'occuperont de cette importante question.

MM. Fordos et Gelis écrivent qu'en employant dans l'appareil de Marsh divers échantillons de zinc purifié et ne contenant aucune trace de sulfures, ils ont constaté un grand nombre de fois la production de quantités notables d'acide sulfhydrique ; suivant eux, la formation de ce gaz ne peut être attribuée qu'à la réduction partielle de l'acide sulfurique par l'hydrogène naissant.

Ce fait est intéressant en ce qu'il montre que lorsque l'acide sulfhydrique se produit dans une liqueur acide contenant de l'acide arsénieux, ces deux corps doivent se décomposer mutuellement et produire du sulfure d'arsenic, dont la présence ne peut être décelée par l'appareil de Marsh, ainsi que MM. Fordos et Gelis s'en sont assurés ; et dans le cas où on n'aurait à retrouver qu'une très faible quantité de poison, on conçoit qu'elle puisse échapper à l'opérateur, ou du moins qu'il n'obtienne que de ces vestiges insuffisants pour établir sa conviction.

Académie Royale de médecine.

Séance du 28 septembre. M. Devergie lit un mémoire intitulé : *De la valeur de l'examen microscopique du lait dans le choix des nourrices.* Dans ce travail, l'auteur expose les résultats de plusieurs centaines d'ob-

servations qu'il a eu l'occasion de faire au bureau des nourrices. Il a observé le lait des nourrices au microscope, comme M. Donné, et il est arrivé à des résultats que nous allons faire connaître.

La qualité nutritive du lait est en rapport direct avec la quantité et le volume des globules. Sous ce point de vue, le lait observé par M. Devergie offre trois variétés, ou plutôt trois degrés. Le lait à gros globules se rencontre ordinairement chez les femmes d'une constitution sanguino-nerveuse; cependant il se rencontre aussi chez les femmes chétives; de sorte que le meilleur lait, c'est à dire le lait le plus nourrissant, n'est pas toujours en relation directe avec la constitution de la mère, l'on s'explique par là comment il se fait que les femmes maigres, chétives, peuvent être d'excellentes nourrices. Cependant, de ce que le lait est à gros globules chez une femme, et qu'il est à petits globules chez une autre, on ne peut déduire que la première est meilleure nourrice que la seconde, car la bonté de la nourrice doit se mesurer au degré d'assimilation dont son lait est susceptible chez l'enfant. Or, cela ne peut se dire *a priori*, tel enfant se nourrissant mieux, profitant davantage, avec le lait à petits globules qu'avec le lait à gros globules. C'est donc à l'observation expérimentale à décider si le lait de telle nourrice est bon ou mauvais pour l'enfant; mais lorsque l'observation aura appris, par exemple, que le lait ne profite pas à l'enfant (en supposant qu'il n'y a pas de maladie apparente qui puisse rendre compte de l'anémie), le rôle du micrographe pourrait alors peut-être servir à constater la qualité du lait. Si celui-ci, par exemple, était du lait à petits globules, on en choisirait un autre à gros globules et *vice versa*. M. Devergie a remarqué que le lait offre quelquefois deux qualités différentes dans les deux mamelles d'une même femme: mais c'est ordinairement chez celles qui ont l'habitude de donner à l'enfant un sein plus souvent que l'autre. Au reste, l'âge n'a aucune influence sur les qualités du lait, pas plus que la constitution, l'observation ayant appris à l'auteur que le lait à gros globules se rencontre chez la femme de vingt ans comme chez celle de trente-cinq. Néanmoins, l'auteur est loin d'accorder à ces remarques microscopiques une entière confiance sous le rapport du choix des nourrices. Il pense au contraire qu'il faut s'en tenir à la méthode ordinaire et aux données que tous les accoucheurs connaissent; ce qui n'empêche pas, bien entendu, de tenir compte en même temps de l'observation microscopique. M. Devergie a aussi constaté plusieurs altérations dans le lait: ces altérations sont relatives à la couleur et à l'état des globules. Les globules ont été trouvés dans un état d'agglomération, et la couleur naturelle a

été trouvée tout à fait bleue ou verte. Cette dernière condition a paru accompagner certaines maladies de l'enfant. (Commissaires : MM. Baron, Chevallier, Dubois d'Amiens.)

Société de chimie médicale.

Séance du 4 octobre. La Société reçoit, 1^o une lettre de M. Tourtois, de Saint-Just-en-Chaussée, lettre par laquelle ce pharmacien désire connaître l'adresse d'un fabricant de moulins destinés à la préparation de la farine de lin et de celle de moutarde. Nous répondrons à notre collègue, qu'un de nos collègues, M. Wuaffard, pharmacien à Paris, rue du Faubourg Montmartre, a fait connaître qu'il était chargé de la vente d'un moulin destiné à cet usage, et qui est d'un prix peu élevé, prix qui le met à la portée de tout pharmacien.

M. Tourtois fait aussi connaître les graves inconvénients qui résultent pour les pharmaciens de province de l'exercice illégal de la pharmacie par les officiers de santé et par les médecins, exercice que le pharmacien ne peut en rien combattre, puisqu'il en résulte pour le pharmacien qui veut défendre ses droits de graves inconvénients qui sont la suite de la haine que lui porte l'individu qui est forcé de renoncer à un gain illicite.

Les jurys pourraient faire disparaître ces abus, mais, jusqu'à présent, ils n'en ont rien fait : il faut pour faire cesser toutes ces illégalités, que M. le ministre nommât des inspecteurs chargés de faire exécuter la loi; ces inspecteurs, investis d'un caractère spécial, auraient bientôt fait cesser une foule de turpitudes de toute nature, turpitudes qui sont nuisibles à la santé publique. 2^o Une lettre de M. Bertin, pharmacien à Nantes, qui adresse à la Société un ouvrage intitulé *Petit Manuel du Fabricant d'Engrais*. 3^o Une lettre de M. Leroy, pharmacien à Bruxelles, qui annonce qu'en Belgique on substitue dans quelques pharmacies le protochlorure de mercure à la vapeur, au protochlorure lavé et porphyrisé; substitution qu'il blâme avec juste raison. M. Leroy nous fait connaître que la commission médicale de Bruxelles a acquis cette année la certitude de cette substitution, et qu'elle a invité les pharmaciens à donner d'après les formules le mercure doux ordinaire, et à ne délivrer par la suite le mercure doux à la vapeur que sur une prescription spéciale. M. Leroy adresse, en outre, une note sur un nouveau mode de pulvérisation du mercure doux. 4^o Des observations sur la formule la plus usitée pour l'administration du chlore à

l'intérieur, par M. Lepage, pharmacien à Gisors. 5^e Une lettre d'un élève en pharmacie qui nous écrit qu'il a été blâmé et même menacé de poursuites judiciaires par un médecin, parce que, par mesure de prudence, il avait averti une personne qui s'était présentée avec une ordonnance de ce médecin, dans laquelle on prescrivait deux grammes de sublimé corrosif dans cent vingt-cinq grammes d'eau, que le médicament délivré d'après la formule ne devait point être pris à l'intérieur et qu'il ne fallait pas le laisser sous la main des enfants.

On peut dire hautement à l'élève signataire de cette lettre, qu'il a rempli son devoir et qu'il n'a point à craindre les poursuites judiciaires dont on l'a menacé; si des poursuites semblables étaient tentées, nous nous chargerions volontiers de la défense de l'élève, et nous démontrerions au médecin qu'on est heureux de trouver des élèves aussi prudents; que par là on évite des accidents, dont le médecin lui-même peut être responsable.

6^e Une lettre d'un élève en pharmacie, qui nous demande si un élève peut compter à la fois comme temps double de stage, le temps qu'il a passé en pharmacie, temps pendant lequel il a suivi ses cours; nous pensons qu'il est impossible de compter double ce temps d'étude.

Sur la proposition de M. Chevallier, M. Deschamps, pharmacien à Avalons et M. Audouard fils, pharmacien à Béziers, sont admis comme membres correspondants de la Société.

CRÉATION D'UNE ACADEMIE ROYALE DE MÉDECINE EN BELGIQUE.

STATUTS ORGANIQUES.

Léopold, roi des Belges, à tous présents et à venir, salut.

Sur la proposition de notre ministre de l'intérieur, nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Il est institué, pour tout le royaume, une académie de médecine.

Elle porte le titre d'*Académie royale de médecine de Belgique*.

Le siège de l'académie est à Bruxelles.

Art. 2. L'académie a pour objet :

- 1^o De répondre aux demandes du gouvernement sur tout ce qui concerne l'hygiène publique, la médecine légale et la médecine vétérinaire.
- 2^o De s'occuper de toutes les études et recherches qui peuvent contribuer aux progrès des différentes branches de l'art de guérir.

Art. 3. L'académie est divisée en six sections ayant spécialement les attributions suivantes :

1^{re} section. Anatomie générale, physiologie, anatomie et physiologie comparée ;

2^e section. Pathologie médicale, thérapeutique et anatomie pathologique ;

3^e section. Pathologie chirurgicale, médecine opératoire et accouchements ;

4^e section. Hygiène publique, police de la médecine, médecine légale, toxicologie ;

5^e section. Matière médicale, pharmacie, chimie médicale ;

6^e section. Médecine vétérinaire.

Art. 4. L'académie se compose :

1^o De membres *titulaires* ;

2^o De membres *adjoints* ;

3^o De membres *correspondants*.

Le titre de membre *honoraire* pourra être conféré :

A. A des membres *titulaires* à qui, par leur âge, il serait très difficile de prendre une part active et continue aux travaux de l'académie, ou à des *titulaires* qui auraient, après leur élection, transféré leur résidence à l'étranger ;

B. A des membres *correspondants* qui, par leur nom, leurs antécédents ou leurs fonctions, se trouvent dans une position spéciale.

Ce titre peut être donné aux membres *correspondants*, soit au moment de l'élection, soit postérieurement par un scrutin nouveau.

Art. 5. Il y a 36 membres *titulaires*, dont 6 par section, et 18 membres *adjoints*, dont 3 par section ; le nombre des membres *correspondants* est fixé par l'Académie.

Les *titulaires* ou *correspondants* qui portent le titre d'*honoraire* ne sont pas pris en considération pour déterminer le nombre, soit des *titulaires* soit des *correspondants*.

Art. 6. Ne peuvent être *titulaires* ou *adjoints* que les *Belges* de naissance ou par naturalisation, ayant leur résidence en Belgique.

Ne peuvent être *correspondants* que les étrangers résidant ou non en Belgique, ou les *Belges* de résidence à l'étranger.

Art. 7. Les membres honoraires, adjoints et correspondants prennent part aux discussions de l'académie, mais en matière de science seulement : les honoraires avec voix délibérative, les adjoints et correspondants avec voix consultative.

Le droit d'élection et de nomination n'appartient qu'aux membres *titulaires* effectifs.

Art. 8. L'académie élit ses membres.

La nomination des *titulaires* et des *honoraires* est soumise à l'agrération du roi.

Art. 9. Les membres *adjoints* ont droit à la moitié, au moins, des places de *titulaires* devenues vacantes.

Art. 10. Dans les choix des membres *titulaires* et *adjoints*, l'académie se guidera, autant que possible, par la considération qu'elle doit être composée, au moins pour moitié, de membres résidant hors de Bruxelles.

Art. 11. Les *titulaires* et les *adjoints* sont élus par les membres *titulaires* de l'Académie, sur une liste de trois candidats présentés par la section dans laquelle la place est vacante; l'assemblée sera d'abord consultée sur la question de savoir si la liste des candidats est admise; en cas d'affirmative, il sera procédé au scrutin d'après cette liste.

Nul ne peut être nommé *correspondant* s'il n'est présenté au moins par trois membres *titulaires*.

Art. 12. Toute élection est faite au scrutin, à la majorité absolue des voix, et dans une assemblée générale formée au moins des deux tiers des *titulaires*.

Si la majorité absolue n'a point été obtenue aux deux premiers tours de scrutin, il sera procédé à un scrutin de ballottage entre les deux candidats qui, au second tour, ont réuni le plus de voix. Les suffrages ne pourront être donnés qu'à ces candidats.

Chaque place vacante est l'objet d'un scrutin spécial.

Art. 13. Pour passer de la section à laquelle il a été nommé dans une autre section où une place se trouve vacante, le membre *titulaire* a besoin du consentement de l'assemblée générale, composée comme pour les élections, et de l'agrération du roi.

Le membre *titulaire* qui désire changer de section n'est recevable dans sa demande que s'il a exprimé son intention dans la séance qui a suivi la vacance.

La place devenue vacante par le passage d'une section à une autre ne peut être l'objet d'une nouvelle mutation.

Art. 14. Le bureau de l'académie se compose d'un président, de deux vice-présidents et d'un secrétaire.

Le secrétaire remplit, en outre, les fonctions de trésorier.

Le président et les deux vice-présidents sont élus directement par l'académie, parmi ses membres *titulaires*.

Ils le sont pour trois ans; le président n'est rééligible, même comme vice-président, qu'après un intervalle de trois années.

Le secrétaire est nommé par le roi, parmi les titulaires de l'académie, sur une liste triple de candidats.

Il peut être révoqué par le roi.

L'élection du président et des vice-présidents et la présentation des candidats pour les fonctions de secrétaire se font d'après le mode prescrit par l'art. 12.

Art. 15. L'académie ne statue qu'en assemblée générale.

Le travail des sections n'est que préparatoire.

Art. 16. Le président a la police de l'assemblée.

En cas de partage des voix, soit en assemblée générale, soit dans les réunions du bureau, l'opinion du président est prépondérante.

Art. 17. Le bureau est chargé de la gestion administrative et financière de l'académie.

Art. 18. Indépendamment de ses séances privées, qui auront lieu une fois par mois, le mois d'août ou celui de septembre excepté, l'académie tiendra annuellement une séance publique.

Cette séance publique sera principalement consacrée aux objets suivants :

1° Il y sera rendu compte des travaux de l'académie ,

2° On y donnera lecture des notices sur les membres décédés ;

3° On y proclamera les noms de ceux qui auront remporté les prix antérieurement proposés ;

4° On y annoncera les questions proposées pour le concours nouveau.

Art. 19. A partir de la constitution définitive de l'académie, tout membre titulaire désormais élu fera un discours de réception, portant sur un point de la science.

Art. 20. L'académie arrête son règlement définitif d'ordre intérieur.

Ce règlement est soumis à l'approbation du roi.

Art. 21. Les dispositions qui précèdent, formant des statuts organiques, ne peuvent être changées que du consentement de l'académie donné à la majorité requise pour les élections.

Disposition transitoire.

Art. 22. Pour la première formation de l'académie, le roi nommera cinq titulaires par section, y compris le secrétaire-trésorier.

Le roi se réserve également de nommer, en même temps et pour une fois seulement, un certain nombre de membres honoraires.

Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Paris, le 19 septembre 1841.

LÉOPOLD.

Par le roi : le ministre de l'intérieur, NOTHOMB.

ACTES OFFICIELS. ACADEMIE ROYALE DE MEDECINE DE BELGIQUE.

Nominations.

Léopold, roi des Belges, à tous présents et à venir, salut.

Vu notre arrêté royal de ce jour instituant une académie royale de médecine, et notamment la disposition transitoire ainsi conçue :

« Pour la première formation de l'académie, le roi nommera cinq titulaires par section, y compris le secrétaire-trésorier.

» Le roi se réserve également de nommer, en même temps, et pour cette fois seulement, un certain nombre de membres honoraires. »

Sur le rapport et la proposition de notre ministre de l'intérieur,

Nous avons arrêté et arrêtons :

Art. 1^{er}. Sont nommés membres titulaires de l'académie royale de médecine, savoir :

Dans la première section.

MM. les docteurs : A. Burggraeve, professeur extraordinaire à l'université de Gand;

Fallot, médecin principal de l'armée, chargé du service médical de l'hôpital militaire de Namur;

V. J. François, professeur ordinaire à l'université catholique de Louvain;

Graux, professeur ordinaire à l'université libre de Bruxelles;

J. Guislain, professeur ordinaire à l'université de Gand.

Deuxième section.

MM. les docteurs : P.-J.-J. Craninx, professeur ordinaire à l'université catholique de Louvain;

Lebeau, professeur ordinaire à l'université libre de Bruxelles;

L.-M. Lombard, professeur ordinaire à l'université de Liège;

A.-F.-G. Raikem, professeur ordinaire à l'université de Liège;

C.-A. Van Coetsem, professeur ordinaire à l'université de Gand.

Troisième section.

MM. les docteurs : De Meyer, président des commissions provinciale et locale à Bruges;

Gouzée, médecin principal de l'armée, médecin en chef de l'hôpital militaire d'Anvers;

Seutin, chirurgien en chef de l'hôpital Saint-Pierre, professeur ordinaire à l'université libre de Bruxelles ;

E. E. Verbeeck, professeur ordinaire à l'université de Gand ;

F. Vottem, professeur ordinaire à l'université de Liège.

Quatrième section.

MM. les docteurs : C. Broechx, médecin de l'hospice de Sainte-Elisabeth, à Anvers ;

Delahaye, membre de la commission médicale provinciale et secrétaire de la commission médicale locale à Bruges ;

Ch. Frankinet, professeur ordinaire à l'université de Liège ;

D. Sauveur, commissaire du service de santé, secrétaire du conseil supérieur de santé, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres, lequel est, en outre, nommé secrétaire trésorier de l'académie de médecine ;

J.-F. Vleminckx, inspecteur-général du service de santé de l'armée.

Cinquième section.

MM. les docteurs : Froidmond, professeur à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de l'état ;

De Hemptinne, pharmacien à Bruxelles, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres ;

Le docteur P.-J. Hensmans, professeur ordinaire à l'université de Gand ;

Le docteur Martens, professeur ordinaire à l'université catholique de Louvain, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres ;

Pasquier, pharmacien de première classe de l'armée, pharmacien en chef de l'hôpital militaire de Liège.

Sixième section.

MM. Brogniez, médecin vétérinaire de première classe, professeur à l'école de médecine vétérinaire de l'état ;

C.-A.-H. Foudrigney, médecin vétérinaire de première classe, vétérinaire en chef du premier d'artillerie à Tournay ;

Gaudy, médecin vétérinaire de première classe, professeur à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de l'état ;

P.-A.-J. Pétry, médecin vétérinaire de première classe à Liège ;

Thiernesse, médecin vétérinaire de première classe, professeur à l'école de médecine vétérinaire et d'agriculture de l'état.

Art. 2. Sont nommés membres honoraires de l'académie royale de médecine :

MM. les docteurs : Baud, professeur émérite de l'ancienne université de Louvain, professeur ordinaire à l'université catholique de Louvain.

Caroly, professeur honoraire à l'université libre de Bruxelles, président de la commission médicale du Brabant.

Delvaux, professeur émérite de l'université de Liège.

J.-F. Kluyskens père, professeur ordinaire à l'université de Gand.

Jacmart, professeur émérite de l'ancienne université de Louvain, professeur ordinaire à l'université libre de Bruxelles.

Rutten, président de la commission locale à Verviers.

Van Mons, professeur émérite de l'ancienne université de Louvain, membre de l'académie royale des sciences et belles-lettres.

Van Cutsem, professeur honoraire à l'université libre de Bruxelles.

Art. 3. Le dimanche 26 septembre, à une heure de relevée, l'académie sera installée, en notre nom, à l'hôtel du gouvernement provincial du Brabant, par notre ministre de l'intérieur.

Art. 4. Elle arrêtera, dans les six mois, son règlement définitif d'ordre intérieur, mentionné à l'art. 20 des statuts organiques.

En attendant, elle se dirigera d'après le règlement provisoire qui lui sera remis par notre ministre de l'intérieur.

Art. 5. Son bureau provisoire se composera, indépendamment du secrétaire trésorier, des trois membres titulaires effectifs les plus âgés de l'académie.

Art. 6. L'académie s'occupera, immédiatement après son installation, du choix des six membres titulaires destinés à la compléter.

Art. 7. Lorsque l'élection de ces six nouveaux membres titulaires aura été agréée par nous, l'académie, ainsi complétée, constituera son bureau définitif.

Art. 8. Notre ministre de l'intérieur est chargé de l'exécution du présent arrêté.

Donné à Paris le 19 septembre 1841.

LÉOPOLD.

Par le roi : le ministre de l'intérieur,

NOTHOMB.

BIBLIOGRAPHIE.

PRÉCIS ÉLÉMENTAIRE DE PHYSIQUE

OU

TRAITÉ DE PHYSIQUE FACILE;

Par E. SOUBEIRAN, professeur à l'Ecole de Pharmacie, pharmacien des hôpitaux et hospices civils de Paris, directeur de la pharmacie cen-

trale des hôpitaux, membre de l'Académie royale de Médecine, etc.
1 vol. in-8, prix 7 francs. Chez FORTIN, MASSON et C^e, libraires,
place de l'Ecole-de-Médecine, n. 1.

Bien que la physique soit de toutes les sciences celle qui présente les applications les plus fréquentes, puisque les forces qui sollicitent les corps sont sans cesse en action, il n'en est pas moins vrai qu'elle est de toutes les sciences celle qui a le moins pénétré dans le public. La raison n'en est pas difficile à trouver. Dans toutes les parties de cette science qui sont suffisamment avancées, on a pu relier tous les faits à des lois énoncées par des formules mathématiques. On peut dire qu'il est impossible de faire une étude approfondie de la physique, si l'on ne possède pas une éducation mathématique très avancée; il en est résulté que les physiciens qui ont écrit des traités d'enseignement ont dû y introduire des formules nombreuses; on les retrouve même dans ceux de ces traités qui sont considérés comme élémentaires; mais il est une classe nombreuse de lecteurs qui ne demanderait pas mieux que d'entrer dans le sanctuaire, et qui est aussitôt effrayée par des formules dont il n'a pas l'intelligence; et malgré que nous ayons plusieurs bons traités de physique elle reste complètement étrangère à cette science. Si l'on veut bien reconnaître que sans être devenu un grand physicien, sans avoir même aucune idée des formules mathématiques, on puisse cependant comprendre les lois qui président aux propriétés physiques des corps, quand ces lois ont été exposées dans un langage à la portée de tout le monde, on devra reconnaître qu'un livre qui rendrait la science abordable pour tous rendrait un véritable service. Or, c'est précisément ce qu'a voulu faire M. Soubeiran, dans l'ouvrage que nous annonçons aujourd'hui. Il n'est pas adressé à des savants, mais à cette partie si nombreuse du public, qui n'aspire pas à atteindre les hauteurs de la science, mais qui est avide de s'instruire, qui sait profiter des préceptes mis à sa portée et qui dans son bon sens ne laisse pas échapper les applications utiles. Le Précis élémentaire de physique comprend 360 pages, in-8. Toutes les parties de la physique y sont traitées; mais l'auteur s'est bien gardé de leur donner à toutes la même étendue, resserrant celles qui sont peu susceptibles d'applications, ne craignant pas de s'étendre sur celles qui se rapportent aux phénomènes les plus communs ou qui peuvent être plus habituellement appliquées. Ce qui fait le caractère spécial de l'ouvrage, et à notre avis, ce qui en fait le principal mérite, c'est qu'il est un véritable ouvrage élémentaire et non un abrégé des sciences. L'auteur s'est toujours mis à la place de son lecteur; il a parfaitement compris que celui-ci n'a pas besoin de tout savoir, qu'il est des points de la science qu'il peut ignorer sans inconvénients, mais qu'il doit trouver exposés avec tous les développements nécessaires à l'intelligence de toutes les parties sur lesquelles son attention se trouve appelée. On a quelque raison de s'étonner que dans un aussi petit nombre de pages, l'auteur ait pu faire tenir tant de chose, sans nuire à la clarté du texte; mais voici l'artifice auquel il a eu recours. A un ouvrage de 360 pages il a joint douze planches très bien gravées qui contiennent 358 figures, de sorte que les planches sont là, qui ont pu permettre aux descriptions d'appareils d'être succinctes et qui rendent au texte ce que la concision aurait pu lui faire perdre en clarté. Du reste l'ouvrage est écrit d'un style clair, simple, sans prétention; on y retrouve partout la netteté d'exposition, qui est, comme on le sait, un des mérites habituels à l'auteur; il est donc parvenu comme il se l'était promis à mettre la physique à la portée de tout le monde.

LIVRE POUR LA VENTE DES POISONS.

La vente des poisons étant pour le pharmacien le sujet de craintes les plus sérieuses, puisqu'il peut résulter pour lui, d'un défaut de précautions, une amende de 3,000 francs, qui, au terme de la loi, ne peut être modifiée, nous avons cru nécessaire de faire établir des livres pour la vente des poisons. A l'aide de ces livres qui présentent des colonnes pour chaque formalité à remplir, il est impossible au pharmacien de violer la loi et d'être passible des peines qu'elle applique.

Ces livres contiennent 1° un avis au pharmacien, avis dans lequel on a indiqué les craintes qu'il doit concevoir en ne se soumettant pas à la législation indiquée dans les articles 34 et 35 de la loi du 21 germinal an XI; 2° des preuves que la loi n'est pas seulement applicable aux pharmaciens, mais aux épiciers, marchands de couleurs, etc; 3° une table alphabétique des substances vénéneuses : dans cette table on a fait connaître les noms divers sous lesquels ces substances peuvent être formulées; 4° la formule destinée à rendre le cahier authentique, formule qui doit être signée du maire ou du commissaire de police de la localité; 5° enfin, des tableaux contenant des divisions dans lesquelles le pharmacien indique la date de l'achat, les noms de l'acheteur, sa profession, son domicile, la nature du poison, la quantité, l'usage qu'il veut en faire, enfin sa signature ou la mention indiquant qu'il ne sait pas signer. Toutes ces indications devant être mentionnées on voit qu'il est utile d'avoir d'avance un cahier tout tracé pour qu'il n'y ait pas d'omissions de commises et pour qu'il n'y ait pas contravention à la loi.

Le livre pour la vente des poisons se vend cartonné, 1 fr. 50 c., à Paris, chez Thieullen, rue de la Chaussée-d'Antin 34; chez M. Menier, rue des Lombards, 38; chez Jouanneau, libraire, quai S. Michel, 25.

RECHERCHES MEDICO-LÉGALES ET THÉRAPEUTIQUES SUR L'EMPOISONNEMENT PAR L'ACIDE ARSÉNIEUX.

Précédées d'une histoire de l'arsenic métallique et de ses divers composés, et suivies d'une discussion sur le peroxide de fer, considéré comme contrepoison. Exposées devant une commission de l'Académie royale de Médecine;

Par M. ORFILA.

Recueillies et rédigées par le docteur Beaufort, 1 vol. in-8, avec des figures dans le texte. Prix : 3 fr.

Paris, chez Just Rouvier, libraire 8, rue de l'Ecole-de-Médecine.

TRAITÉ DE CHIRURGIE ORGANIQUE.

Par JUSTUS LIEBIG.

Traduit par M. CH. GERHARDT, professeur à la Faculté des Sciences de Montpellier, 2^e volume, 1^{er} fascicule.

Chez Fortin, Masson et C^e, place de l'Ecole-de-Médecine, 1 et 17.

APPENDICE THÉRAPEUTIQUE AU CODEX.

(Édition de 1837.)

Par M. A. CAZENAVE, médecin de l'hôpital Saint-Louis, professeur-agrégé à la Faculté de médecine de Paris, etc.

Cet appendice, composé pour donner une indication relative des

doses et des applications thérapeutiques des médicaments officinaux, rapportés dans la dernière édition du codex français, peut être considéré comme un complément presque indispensable aux personnes qui possèdent ce dernier ouvrage.

En cela, M. le docteur Cazenave, qui a bien voulu se charger de remplir cette lacune, a fait une chose utile, dont les praticiens lui sauront gré. Il a présenté d'une manière concise un résumé des principales propriétés des médicaments simples et composés, des doses auxquelles on les administre, et de la manière la plus convenable et la plus avantageuse de les employer. M. Cazenave y a joint très souvent des formules magistrales dans lesquelles entrent plusieurs médicaments officinaux et un grand nombre d'observations pratiques qu'il a été à même de faire sur ces médicaments, avec M. le docteur Bielt, à l'hôpital Saint-Louis; ces additions ajoutent un grand intérêt à cette publication.

L'auteur a suivi dans cet ouvrage l'ordre numérique des préparations consignées au codex, en les examinant successivement sous le point de vue thérapeutique.

J. L. L.

DISCOURS PRONONCÉS A L'ACADÉMIE ROYALE DE MÉDECINE

Par M. GERDY,

Professeur à la Faculté de Médecine, chirurgien de l'hôpital de la Charité, etc.; dans la question de l'arsenic, à la suite d'un rapport fait par M. Caventou, sur un travail de MM. Danger et Flandin, et un résumé historique de la discussion, par le rédacteur de l'*Expérience*. Prix : 2 fr.

Paris, chez H. Cousin, libraire-éditeur, rue Jacob, 21.

Quoique cette publication ait peu d'intérêt, nous avons cru devoir l'annoncer 1° parce qu'elle est terminée par un résumé *dit historique* de la discussion, résumé fait avec une politesse, une aménité qui doit donner une haute idée de l'esprit scientifique de son auteur; 2° parce qu'il sera curieux de comparer les discours publiés avec ce qui a été dit à l'Académie, pour cela nous renverrons nos lecteurs pour la comparaison à établir, au *Bulletin* de l'Académie de Médecine et à la *Gazette médicale*.

MANUEL D'HYGIÈNE POPULAIRE.

Publié par le Conseil central de salubrité de Bruxelles, 1841.

Un petit vol. Prix 50 c.

Chez Tischer, imprimeur-libraire, rue de l'Étuve, n. 20, à Bruxelles.

MANUEL DU FABRICANT D'ENGRAIS,

Par M. BERTIN,

Pharmacien-chimiste, vérificateur des engrais du département de la Loire-Inférieure, 1841.

Un petit vol. in-12.

A la librairie de Roret, rue Hautefeuille, n. 20 bis.